



L'HEBDO

JEUDI 19 MAI 2016
SUIVEZ LE FORUM EN DIRECT
ET EN VIDÉO SUR
WWW.FORUMDES100.CH

CENT

PERSONNALITÉS



QUI FONT LA

SUISSE ROMANDE

ÉDITION 2016

Saluer les talents est une des missions du Forum des 100

12^e édition. Depuis 2005, à l'occasion du Forum des 100, «L'Hebdo» publie une liste de personnalités qui font la Suisse romande.

CHANTAL TAUXE

Cette année encore, la tradition est respectée. A l'occasion de la journée de débats qu'il organise, L'Hebdo publie une nouvelle liste de «100 personnalités qui font la Suisse romande». Depuis 2005, les critères de choix n'ont pas varié: contribuer au dynamisme et au rayonnement de la région, sur les plans économique, politique, académique, scientifique, sportif ou culturel...

Notre méthode de sélection? Solliciter les *alumni*, les anciens membres du Forum, et compter sur le nez des journalistes de la *newsroom* L'Hebdo - Le Temps pour repérer les talents confirmés, méconnus ou en herbe.

La récolte fut généreuse, les propositions ont afflué dans nos boîtes mail, de même que les plaidoyers enflammés pour telle ou tel. Que tous les anciens qui ont marrainé ou parrainé cette volée se trouvent ici remerciés. Nous nous sommes retrouvés confrontés à ce joli supplice pour journalistes: l'embaras du choix. Nous avons alors appliqué nos critères: originalité, créativité, provenance cantonale, parité...

LA TOUCHE DERIB

Claude de Ribaupierre, alias Derib, a croqué de son trait quelques-unes des personnalités de cette nouvelle édition, avec humour. Le père des populaires Yakari, Buddy Longway et Jo entre officiellement dans le Larousse cette année.



Tous les sélectionnés ont été invités à participer au Forum ce jeudi 19 mai à l'Université de Lausanne. Au fil des ans, cet événement s'est imposé comme *the place to be* en Suisse romande pour la qualité des débats qu'il propose, mais aussi pour les formidables occasions de rencontres qu'il offre lors de la partie lunch-réseautage. Chaque année, l'engouement est tel que nous ne pouvons accueillir tous ceux qui souhaitent participer au Forum. Les conférences des orateurs peuvent être suivies en direct sur le web.

Le site web du Forum a fait l'objet d'une refonte, il est désormais accessible via www.hebdo.ch ou directement sur www.forumdes100.ch. Il abrite les archives vidéo et textes des précédentes éditions et permet de retrouver les noms de tous ceux qui ont figuré sur la liste de «100 personnalités qui font la Suisse romande», qui a donné son nom et l'un de ses marqueurs au Forum. ■



Le polar locavore Daniel Abimi

Romancier, 51 ans

Fils d'un immigré albanais et d'une Saint-Galloise, le romancier né à Lausanne a été journaliste, puis délégué du CICR, avant de devenir fonctionnaire. Un matin, vers 2003, il a commencé à écrire des polars. Pour s'amuser. Depuis, il s'est éloigné de la parodie, sans pour autant se prendre au sérieux, s'affirmant de livre en livre. Il a publié, chez Bernard Campiche, *Le dernier échangeur* en 2009, puis *Le cadeau de Noël* en 2012. On y suivait les pérégrinations de Michel Rod, journaliste porté sur la boisson, et de l'inspecteur Mariani, tout aussi alcoolique et déprimé. Cette année, il est revenu avec *Le Baron*, inspiré de la vie de Laurent Anken, figure des nuits lausannoises des années 70 et 80. Un flambeur qui a connu l'argent facile, puis la ruine et les années sida, la rédemption enfin, en s'occupant de malades incurables. Une vie en forme de roman.

Les auteurs norvégiens Maj Sjöwall et Per Wahlöö, ainsi que le Français Léo Malet, lui ont donné envie d'écrire. Ecrire sur sa ville, Lausanne, ce «grand quartier», explique-t-il autour d'une tisane au Café de l'Evêché (une institution lausannoise, justement). L'intrigue, il n'y attache pas tellement d'importance. Le polar est un prétexte pour raconter ce qui nous entoure: les bourgeois vaudois, la plantureuse Bianca, travestie du *Cadeau de Noël*, ou le «Baron». Il aime mettre le doigt sur l'absurde, le trivial, la pâte humaine. Et, surtout, il aime la simplicité dans l'écriture, qui demande le plus de travail. ■ JULIEN BURRI



Monsieur «HuffPo» Paul Ackermann

Directeur de la rédaction du site français du Huffington Post, 38 ans

En janvier 2012, à Paris, le Suisse Paul Ackermann, ex-journaliste de L'Hebdo, apparaissait dans la lumière aux côtés d'Anne Sinclair. C'était au lancement du site Huffington Post, le «HuffPo», déclinaison française du grand média en ligne américain. Il en était le directeur de la rédaction, elle la directrice éditoriale. Quatre ans et demi plus tard, les rôles n'ont pas changé. Le site, «premier *pure player* français» avec 4 millions de visiteurs uniques par mois, se porte visiblement très bien. De huit journalistes, ils sont passés à 30.

«C'est à L'Hebdo que j'ai appris le métier, et c'est avec le Bondy Blog, créé par L'Hebdo, que j'ai fait mes premiers pas dans l'internet, ce qui m'a été très utile par la suite», raconte Paul, en jean, gilet et chemise à petits carreaux dans une antenne du groupe Le Monde.

Ce Jurassien de Porrentruy s'est installé à Paris en 2007. Il a travaillé pour le site 20minutes.fr, puis pour celui du Figaro, avant de faire équipe avec Anne Sinclair. Il se remémore quelques «coups éditoriaux»: le texte d'hommage, «envoyé en pleine nuit», de Christiane Taubira à la mort de Nelson Mandela, ou encore la lettre de Karl Zéro à sa belle-sœur, Frigide Barjot, l'égérie des anti-mariage gay. Il porte sur la France un regard pré-occupé: «Sans qu'on puisse établir de lien direct, les attentats me font penser à l'état de tension qui prévalait dans les banlieues en 2005, note-t-il. Les choses sont loin d'être réglées.» ■

ANTOINE MENUSIER



La fulgurante ascension Céline Amaudruz

Vice-présidente de l'UDC, 37 ans

Lorsqu'elle avait déboulé sous la Coupole en 2011, les médias n'avaient parlé que de sa plastique avantageuse. Ces temps-là sont révolus. Céline Amaudruz ne cesse de grimper les échelons à l'UDC. Elle a désormais accédé au cœur du plus grand parti de Suisse, dont elle est non seulement vice-présidente mais aussi vice-présidente du groupe parlementaire. Elle siège aussi à la plus importante des commissions, celle de l'économie (CER).

L'ascension est donc fulgurante pour cette jeune femme de 37 ans qui reste d'abord cadre chez UBS à Genève, un poste qui l'occupe à 60%. Passionnée de sport - elle en fait cinq fois par semaine -, la milicienne Céline Amaudruz est une fonceuse qui a vite fait voler en éclats le cliché de ceux qui estiment qu'à l'UDC «la place des femmes est aux fourneaux». «Je suis pour que la femme fasse ce qu'elle a envie de faire», tranche-t-elle.

Durant six mois, sans que personne ne s'en doute, cette Genevoise «d'origine vaudoise» a joué à fond la carte de Guy Parmelin au Conseil fédéral, qui l'avait aidée à prendre ses marques à Berne. «Quand j'ai été élue au Conseil national, nous avons vite pris l'habitude de prendre le petit-déjeuner à 7 heures le dimanche matin à Bursins. Nous avons préparé ensemble ses auditions devant les partis et ses conférences de presse.» Ses détracteurs ricaneront, mais le résultat est là. ■ MICHEL GUILLAUME

LA LISTE 2016 DE CEUX QUI FONT LA SUISSE ROMANDE

Daniel Abimi	Alexandra Calmy	Silke Grabherr	Géraldine Marchand-Balet	Raffaello Radicchi
Paul Ackermann	Christophe Clivaz	Séverine Gueissaz	Kamila Markram	Line Renwald
Céline Amaudruz	Gaspard Couchepin	Olivier Guillod	Laurence Mattet	Marc-André Renold
Timea Bacszinsky	George Coukos	Blaise Harrison	David Maurer	Noëlle Revaz
Pedro Bados	Ariane Dayer	Yaël Hayat	Luc Meier	Alain Rolland
Eddy Baillifard	Jean-François de Saussure	Philippe Hebeisen	Frédéric Mermoud	Emilien Rossier
Aline Ballaman	Jacques de Watteville	Catherine Hirsch	Béatrice Métraux	Alexis Roussel
Zahra Banisadr	Anne-Claude Demierre	Jérôme Hofer	Pascal Meyer	Gérard Ruey
Greg Behar	Derib	Gianni Infantino	Pierre-André Meyrat	Géraldine Ryser-Voumard
Richard Benton	Jean-Nicolas Despland	Alain Joseph	Corine Moinat	Marcel Salathé
Geneviève Berger	Federica Diémoz	Bertrand Kiefer	Michael Møller	Aymeric Sallin
Michèle Bergkvist-Rodoni	John Donoghue	Ilia Kolochenko	Masakazu Nakamura	Christine Salvadé
Laura Bernardi	Vincent Ducrot	La Gale	Frankie Ng	David Scholberg
Léonie Bischoff	Nicolas Durand	Joanne Liu	Awilo Ochieng Pernet	Margitta Seeck
Gregory Blatt	Christian Enz	David Lizzola	Alexander Osterwalder	Nathalie Seiler-Hayez
Jean-Pascal Bobst	Justin Favrod	Micheline Louis-Courvoisier	Guy Parmelin	Claire-Anne Siegrist
Gaël Bourgeois	Melissa Fleming	Christian Lovis	Michel Perrin	Thierry Spicher
Hervé Bourlard	Isabelle Gattiker	Andréa Maechler	Yves Pigneur	Lorenzo Stoll
Edgard Bovier	Cédric et Yanick Gentil	Monika Maire-Hefti	Aude Pugin Toker	Gisou van der Goot
Edouard Bugnion	Arancha González	Vincent Maitre	Didier Queloz	Lorenzo Viotti
				Christophe Vuilleumier

Plus belle la vie Timea Bacsinszky

Joueuse de tennis, 26 ans

A 26 ans, Timea Bacsinszky a déjà vécu plusieurs vies. Elle les raconte dans les conférences de presse d'après-match avec une franchise unique dans le milieu du tennis féminin. Du moment où elle a su marcher à celui où elle a osé se révolter, Timea fut d'abord l'objet d'un projet paternel: devenir la nouvelle Hingis. Enfant, adolescente, elle s'y emploie avec ferveur, jusqu'à apparaître, vers 12-14 ans, comme une future numéro un mondiale. Le passage à l'âge adulte est difficile, sportivement et personnellement. Les blessures au corps et à l'âme la freinent, la frustrant et la cantonnent parmi les figurantes de la WTA. Lassée, la Vaudoise décide d'arrêter.

Elle se lance dans un stage hôtelier à Villars et y est heureuse lorsque, en avril 2013, un mail automatique de la fédération française l'invite à participer aux qualifications du tournoi de Roland-Garros. Elle se rend alors compte qu'elle aime le tennis plus qu'elle ne déteste son père. Elle reprend sa raquette et, pour la première fois, décide de sa carrière sportive. Guidée par Dimitri Zavialoff, elle opère au printemps 2013 un retour progressif au premier plan qui, en moins de deux ans, la propulse dans le top 10 mondial. Courtisée par les éditeurs, respectée par Serena Williams, copine avec Martina Hingis et Belinda Bencic, Timea Bacsinszky est plus qu'une énième manifestation du «miracle tennistique suisse»; son parcours raconte une championne qui a dû devenir femme pour s'épanouir. ■

LAURENT FAVRE

SEDRİK NEMETHI L'ILLUSTRÉ



IT made in Europe Pedro Bados

Cofondateur et directeur de Nexthink, 36 ans

Pedro Bados engage à tour de bras. Il y a une année, 140 personnes travaillaient pour son entreprise lausannoise; désormais, ils sont 220; à la fin de l'année, Nexthink comptera 300 collaborateurs. «Ce n'est pas évident de trouver des ingénieurs locaux avec une dizaine d'années d'expérience dans les logiciels. Nous les débauchons chez Google ou Microsoft», explique celui qui a grandi dans le nord de l'Espagne.

Ses parents, tous deux médecins, lui avaient offert un ordinateur pour ses 8 ans, un Spectrum. «Je trouvais ça magique. J'ai toujours voulu comprendre ce qu'il y avait à l'intérieur de la machine», dit celui qui effectuera des études d'ingénieur en télécommunication à Saragosse puis rejoindra le Laboratoire d'intelligence artificielle de l'EPFL. A l'âge de 25 ans seulement, il fonde Nexthink, dont la mission consiste à développer des logiciels permettant aux départements d'informatique d'analyser et d'optimiser les postes de travail. L'entreprise, qui compte 650 clients à travers le monde et qui prévoit une entrée au Nasdaq d'ici à deux ou trois ans restera-t-elle en Suisse? «Moi-même, je serai probablement obligé de déménager aux Etats-Unis, mais je tiens à maintenir toutes nos équipes à Lausanne. Je veux démontrer au monde de l'IT qu'il est possible de créer les meilleures technologies en Europe. Il n'est pas question d'externaliser ailleurs pour des questions de coûts», précise celui qui veut s'amuser au travail et qui gère encore lui-même son emploi du temps. ■ GHISLAINE BLOCH ■ ■ ■



FABIEN SCHEFFOLD / SWISS CHEESE MARKET IN CHINA

Le roi de la raclette Eddy Baillifard

Fromager innovant à Bagnes, 53 ans

Il racle un fromage de Bagnes, un verre de blanc à la main. Entre les produits du terroir, les touristes se mélangent aux indigènes. Gentil géant, Eddy Baillifard a un mot pour tous ceux qui franchissent la porte de son royaume. Epicerie fine et café du village, la Raclett'House a été inaugurée au début de l'année 2015. Avec son épouse Cathy, le patron s'y amuse comme un enfant, tout en écoulant entre 80 et 100 tonnes de fromage par année.

Eddy Baillifard a été élevé sur les alpages, au fromage de Bagnes. Premier exploitant de la fromagerie du village, son grand-père lui a tout appris. Il a naturellement assumé la succession, affinant les meules durant vingt-cinq ans, jusqu'à la fermeture de l'établissement. Désormais, son fils concocte les préparations de fromage, son beau-fils soigne les vaches. Lui n'a «plus le temps de tout faire». Sa bonhomie lui a apporté plusieurs mandats de promotion de la raclette.

Les pieds profondément enracinés en Valais, Eddy Baillifard voyage donc beaucoup. Habitué du Salon de l'agriculture de Paris, il vient d'enchaîner les séjours à Milan. Pendant six mois, il avait mis son armée de racleurs à la disposition du pavillon suisse de l'Exposition universelle. En Italie, il a travaillé avec le cuisinier Davide Oldani, inventeur de la cuisine pop, pour créer de nouvelles recettes à base de talons de fromage. Pour lui, «la gastronomie, c'est aimer les autres». ■ **XAVIER LAMBIEL**



Un havre en Chine Aline Ballaman

General Manager Swiss Center China, 32 ans

Quand Aline Ballaman parle de la Chine, on sent poindre son enthousiasme pour ce pays «doté d'une énergie extraordinaire, où tout semble possible». Arrivée fin 2010 après un début de carrière dans l'horlogerie et le tourisme, cette Chaux-de-Fonnière a commencé par apprendre le mandarin. Elle est devenue début 2012 la représentante locale du Swiss Center de Shanghai, une organisation à but non lucratif fondée en 2000 pour donner un coup de pouce aux entreprises voulant s'implanter sur ce marché: «Je suis arrivée en plein milieu du boom industriel qui a secoué le sud-ouest de la Chine.» A la tête d'une équipe presque entièrement chinoise, elle s'est efforcée d'en faire bénéficier les sociétés helvétiques qui s'adressent au Swiss Center: «Ce sont surtout des PME de l'industrie pharmaceutique, des machines ou des medtechs, déjà bien implantées en Europe ou aux Etats-Unis, et qui souhaitent s'étendre en Chine pour profiter de l'immense potentiel de ce marché. Nous les aidons à trouver des partenaires locaux, faisons le lien avec les autorités et les hébergeons dans nos locaux de 4000 m² situés dans la zone de libre-échange de Shanghai.» Depuis peu, elle voit aussi arriver des start-up.

Une nouvelle antenne du Swiss Center qui a vu le jour début 2016 à Tianjin, au sud de Pékin, leur est d'ailleurs consacrée. Le plus dur? «Faire comprendre aux Suisses, qui ont l'habitude de prendre leur temps, que la Chine est un pays où les opportunités doivent se saisir très vite!» ■ **JULIE ZAUGG**



Engagement citoyen Zahra Banisadr

Fondatrice de Graine de citoyen et du Printemps culturel neuchâtelois, 50 ans

Liberté, démocratie. Quand on est la fille du premier président de la République iranienne, éjecté en 1981 en plein virage dictatorial de la révolution, ce sont des valeurs dont on connaît le prix. Mais les jeunes Neuchâtelois fêtant le millénaire de leur canton? «J'ai été frappée par leur ignorance de l'histoire, ils ne voient pas que rien n'est acquis.»

On est en 2011. Zahra Banisadr, mère de trois (pré)ados, séparée de son mari techno-entrepreneur avec qui elle est venue de Paris, pose les jalons de l'association Graine de citoyen. Principe: toucher les jeunes à travers des rencontres avec des personnalités, des ateliers. But: «Casser le discours anxigène, susciter l'engagement.» Message: «On ne subit pas. On est l'acteur de sa vie et de la société de demain.» C'est l'esprit dans lequel Zahra a été élevée. Graine de citoyen touche 1500 élèves par an et a valu à sa créatrice le Prix de la citoyenneté de la Ville de Neuchâtel en 2015. Au moment où fleurissait son projet suivant: un Printemps culturel bisannuel, consacré à l'Iran en 2015 - «L'image que l'on s'en fait ici est si fausse...» -, à Sarajevo en 2017.

«Toute cette confiance me bouleverse», dit cette femme d'amitié et d'énergie en parlant des innombrables complicités que son talent humain a su engendrer. Imaginez: autour du Printemps culturel convergent une dizaine d'institutions du haut et du bas du canton. La muse venue d'ailleurs a même réussi à déjouer l'ancestrale bouderie. ■ **ANNA LIETTI**



Passion santé Greg Behar

CEO de Nestlé Health Science SA, 47 ans

Ancien champion suisse de natation, Greg Behar se rend tous les jours à vélo de Lutry à Epalinges où se trouve le siège mondial de Nestlé Health Science, dont il est le CEO depuis 2014. Quelque 600 mètres de dénivellation! «Un esprit sain dans un corps sain» pourrait être sa devise. Par sa formation et son parcours professionnel, il incarne l'orientation toujours plus clairement exprimée par Nestlé vers une alliance (et non une fusion!) entre la nutrition, la médecine et la pharma au service de la santé. Ingénieur mécanicien de formation, au bénéfice d'un MBA de l'INSEAD, il a collaboré au sein de Novartis puis de la compagnie pharmaceutique allemande Boehringer-Ingelheim dont il a dirigé l'antenne aux Etats-Unis de 2011 à 2014.

Greg Behar conduit aujourd'hui une société qui lance, cette année en Suisse, une nouvelle gamme nutritionnelle destinée à la grande consommation. Nestlé Health Science est également active dans la nutrition médicale dont les produits sont utilisés dans les hôpitaux, les EMS ainsi que chez les patients à domicile. Par ailleurs, d'ici à deux à trois ans, des produits de nutrition thérapeutique soumis à Swiss-medico vont être commercialisés. Ainsi, pour se guérir de la maladie de Crohn, une inflammation chronique du système digestif, les malades pourront prendre de la nourriture adaptée au lieu de médicaments. Les frontières séparant les domaines médical et non médical ne sont assurément plus aussi hermétiques que jadis. ■ **PHILIPPE LEBÉ**



Fine mouche Richard Benton

Professeur associé au Centre intégratif de génomique de l'Université de Lausanne, 39 ans

Quelle mouche a donc piqué Richard Benton, professeur à l'Université de Lausanne, au moment de choisir sa thématique de recherche? Depuis plusieurs années, l'Ecossais se consacre, avec son équipe de 14 personnes, à l'odorat de la drosophile –aussi appelée mouche des fruits – en étudiant la façon dont les signaux chimiques contrôlent le comportement de ces insectes et les poussent à l'action. «Bien que le nez de la drosophile soit plus simple que le nôtre, la perception des odeurs est très similaire à celle des humains. Cela peut donc nous aider à comprendre les circuits neuronaux plus complexes.» Ces travaux pointus lui ont notamment valu d'être honoré du prix Latsis national 2015, décerné par le Fonds national suisse.

De nature fondamentale, les recherches du Britannique pourraient également déboucher sur des applications pratiques très prometteuses, en permettant par exemple d'interférer avec certains comportements nuisibles des insectes dans la nature. On pense ici notamment à *Drosophila suzukii*, qui s'attaque aux cultures de fraises et de raisin, mais aussi aux moustiques, qui se fient à l'odorat pour atteindre leur hôte et peuvent être vecteurs de maladies graves. «En trouvant des odeurs extrêmement attractives pour ces insectes, on pourrait par exemple imaginer créer des pièges olfactifs ou développer de nouveaux types d'insectifuges.» ■

SYLVIE LOGEAN



La recherche irradie tous azimuts Geneviève Berger

Directrice de la recherche de Firmenich, 61 ans

Des capsules contenant des parfums ou des aliments qui libèrent leur contenu à volonté, de nouvelles molécules équivalentes aux molécules naturelles, des systèmes pour lutter efficacement contre les mauvaises odeurs dans les toilettes: ce sont quelques-unes des solutions innovantes de Firmenich dans le bien-être, la nutrition et l'hygiène.

Après cent vingt ans d'existence, l'entreprise genevoise de parfums et d'arômes multiplie les découvertes technologiques. Pour mener cette stratégie à bien, Geneviève Berger, directrice de la recherche depuis juillet 2015, jouit à la fois de compétences académiques et d'une expérience professionnelle hors du commun. Issue d'une famille lorraine très modeste, cette Française s'est construite par sa seule soif d'apprendre. Titulaire de trois doctorats en physique, médecine et biologie, elle devient professeure des universités puis cheffe du service de biophysique et de médecine nucléaire à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu de Paris. Elle y fonde un laboratoire d'imagerie paramétrique. «Le monde de la science s'ouvre à moi», s'enthousiasme-t-elle quand elle est nommée directrice générale du CNRS. Présidente du Conseil pour la santé de la Commission européenne, elle se frotte ensuite aux rouages de l'UE. Dans la foulée, elle dirige durant sept ans le département R&D d'Unilever, juste avant de rejoindre Firmenich. Alliant recherche et business, elle est aussi depuis 2012 administratrice non exécutive d'AstraZeneca. ■ PHILIPPE LE BÉ



Percée dans un monde mature Michèle Bergkvist-Rodoni

Membre du comité de direction du groupe Mobilière, 46 ans

Michèle Bergkvist-Rodoni était la première femme et la seule Romande à sa nomination au comité de direction de la Mobilière en 2012. Aujourd'hui, l'organe de direction est à moitié romand et le nombre de femmes a doublé.

L'actuaire vaudoise, diplômée à HEC Lausanne, qui dit «rencontrer une certaine facilité avec les chiffres», suit une carrière rapide au sein de l'assurance, à la direction de La Suisse dès 2003, avant de passer chez Swiss Life, Aviva, et maintenant la Mobilière. L'assurance peut être perçue comme un domaine ennuyeux, mais il lui plaît car il permet de décharger les gens de leurs soucis liés aux risques et donne l'occasion de beaucoup d'innovations. La modestie des rendements financiers en conséquence des taux négatifs oblige à prendre des pistes inédites. Ses services ont ainsi été les premiers à proposer une «assurance épargne avec participation au rendement transparent» qui crée un lien direct entre le rendement de l'assuré et le bénéfice de la Mobilière Vie. Tous deux sont sur le même bateau.

La Vaudoise ignore si cette période de taux négatifs va perdurer, mais elle voit sa responsabilité dans le fait d'assurer la bonne solvabilité, en tout temps, des engagements pris auprès de ses clients, dans cet environnement historiquement unique. L'innovation accompagne aussi, notamment, la directrice à travers l'apport de Big Data. Plus l'analyse des données des assurés est performante et suit fidèlement le comportement des individus, plus le tarif d'assurance sera compétitif. Un facteur clé dans ce secteur.

Mais Michèle Bergkvist-Rodoni n'est «pas prête à suivre toutes les nouvelles modes», par exemple pour surveiller le mode de vie de chacun. Ce qui est accepté aux Etats-Unis ne l'est pas nécessairement ici. En revanche, elle se dit attirée par la flexibilité accrue des nouveaux besoins de communication, notamment grâce aux nouvelles technologies. Et est convaincue des mérites de l'information et de la formation pour choisir une solution de prévoyance appropriée. ■ EMMANUEL GARESSUS



HUGHES REICHTHALER

Dans la vraie vie Laura Bernardi

Vice-directrice du pôle de recherche national LIVES, 44 ans

S'il est un reproche impossible à adresser à la professeure Bernardi, c'est celui de vivre dans une tour d'ivoire. Vice-directrice du pôle de recherche national LIVES, qui étudie la vulnérabilité dans les parcours de vie, depuis 2011, elle a beaucoup bougé avant d'arriver en Suisse: licence de philosophie à Rome, master en démographie en Belgique, doctorat entre l'Italie et l'Allemagne, post-doc aux Etats-Unis, enseignement et recherche à l'Institut Max Planck de Rostock puis à l'Université de Lausanne. Elle a aussi beaucoup jonglé. Et, divorcée, elle jongle toujours.

D'ailleurs notre rencontre se glisse juste avant qu'elle ne s'envole pour Brème, où elle achève une période sabbatique, avec ses deux petits enfants. Autant dire qu'elle sait de quoi elle parle, Laura Bernardi, dans les recherches qu'elle dirige et qui portent actuellement sur trois thèmes de population: la monoparentalité et la diversité familiale, la fécondité, les mariages mixtes et l'avenir des enfants migrants en Suisse. Autant dire aussi qu'elle comprend les jeunes femmes universitaires qu'elle côtoie en Suisse quand elles se posent tant de questions sur leur futur. «Beaucoup renoncent soit à des positions à responsabilités – ce qui arrive le plus souvent –, soit aux enfants», dit-elle. Brève durée du congé maternité, absence d'un congé parental, difficultés de garde, rôles parentaux traditionnels: autant d'écueils. Reste à espérer que ses recherches inspirent la politique. ■ CATHERINE BELLINI



GEORGES CABRERA TRIBUNNE GENEVE

La tête dans les bulles Léonie Bischoff

Dessinatrice, 35 ans

Léonie Bischoff travaille à la mise en images du *Tailleur de pierre*, un polar de Camilla Läckberg. Après *La princesse des glaces* et *Le prédicateur*, c'est la troisième fois qu'elle collabore avec le scénariste Olivier Bocquet sur l'adaptation d'un livre de la Suédoise. Même si elle consacre un an à chaque album, elle parvient à trouver le temps pour d'autres projets, par exemple l'illustration d'une nouvelle pour la jeunesse écrite par Lové Tillmanns, Genevoise comme elle.

Enfant, elle découvre dans la collection de ses parents Rosinski, Loisel et Bilal. Maturité artistique en poche, elle effectue un stage dans une agence de graphisme puis tente les Beaux-Arts. Guère transcendant. Elle opte alors pour la renommée section BD de l'Ecole supérieure des arts de Saint-Luc, en Belgique, dont elle apprécie la formation classique, axée sur le dessin à la main. Après un cursus de trois ans, les Editions Manolosanctis lui donnent sa chance en 2010 avec *Princesse Suplex*, qui attire l'attention de Casterman, qui édite l'album solo *Hoodoo Darlin'* avant que ne démarre l'aventure Läckberg.

Membre du Collectif des créatrices de bande dessinée contre le sexisme, la résidente bruxelloise déplore le manque de considération dont souffrent encore les dessinatrices, souvent moins rémunérées que les hommes. Mais cela va changer, dit-elle, car parmi la jeune génération, il y a presque autant de femmes que d'hommes. ■ STÉPHANE GOBBO



BOBST

L'industrie à cœur Jean-Pascal Bobst

Directeur général de Bobst, 51 ans

«Venez, je veux vous montrer quelque chose!» Du haut du bureau dans lequel il reçoit ses visiteurs, Jean-Pascal Bobst a une vue imprenable sur les machines qui ont fait de son groupe le leader mondial du secteur de l'emballage. Bobst fête cette année son 125^e anniversaire. Mais, pour son directeur général, l'étalage technologique du site de Mex (VD) fait office de mise en garde. «La Suisse ne peut pas devenir un grand laboratoire de recherche et développement. Il est fondamental de garder le savoir-faire technique ici.»

A son accession à la tête du groupe, en 2009, il avait pourtant dû licencier et délocaliser une partie de la production. Un héritage que ce père de quatre enfants, issu de la quatrième génération de la famille, qualifie de «lourd à porter». Pressé par le franc fort et la montée en gamme de l'industrie des pays en voie de développement, le groupe a été contraint de réduire sa présence en Suisse. Une question de survie, justifie-t-il. «Il a fallu apprendre à faire confiance aux filiales et accepter de devenir un groupe plus international.» Malgré la conjoncture et un marché chinois en ralentissement (où Bobst écoule un tiers de ses 1300 machines vendues chaque année), le groupe a enregistré en 2015 des résultats positifs: 59,2 millions de francs de bénéfice net.

Pourtant, au-delà des chiffres de son groupe, le patron reste vigilant. «Petit à petit, la Suisse sort de la mécanique de production. Il y a un manque de prise de conscience quant à la valeur ajoutée de nos industries.» ■ ADRIÀ BUDRY CARBÓ

«Que signifie pour vous la notion de nouvelles frontières?»

Les frontières d'hier ou d'aujourd'hui sont des barrières imaginées par l'homme qui arrêtent les flux migratoires et les produits mais pas l'imaginaire ni les idées. Les nouveaux moyens de communication et les réseaux sociaux sont une opportunité offerte pour une globalisation de l'économie et pour une ouverture de la pensée et de la réflexion. Néanmoins, des réflexes protectionnistes se développent et des minorités ralentissent ou s'opposent à ces ouvertures. Il est possible d'influer sur la globalisation en exportant des valeurs

universelles là où il y en a besoin. La Suisse bénéficie, de par son passé, son esprit d'ouverture et sa culture, d'avantages extraordinaires qui lui permettent de croître tout en protégeant son patrimoine basé sur l'accueil et l'excellence. Le repli identitaire n'empêche pas de repousser les frontières, comme en témoignent les programmes spatiaux visant la conquête de nouvelles planètes. Les «nouvelles frontières» de demain seront celles de l'univers.

François Thiébaud, Président et CEO



SWISS WATCHES SINCE 1853

www.tissot.ch

«Que signifie pour vous la notion de nouvelles frontières?»

Une frontière est une limite qui définit un cadre. De nouvelles frontières définissent donc de nouvelles limites. Se pose alors la question du franchissement, ou pas, de ces limites. Voulons-nous rester dans le cadre? Ou en sortir pour explorer de nouveaux territoires? Quelle que soit la forme que prennent ces territoires: sociaux, économiques, technologiques, ou encore environnementaux. Nous avons

toujours progressé en explorant ces nouveaux territoires, en prenant le risque d'aller vers l'inconnu, en repoussant les limites, en nous approchant, et ensuite en repoussant ces nouvelles frontières. Une nouvelle frontière est pour moi une invitation au voyage vers la prochaine nouvelle frontière.

Lorenzo Stoll, Directeur général SWISS
Suisse romande





Le troisième homme Gregory Blatt

Chef du marketing et de la communication de Solar Impulse, 52 ans

L'épopée solaire de l'avion *Solar Impulse* est trop vite réduite à deux pilotes, Bertrand Piccard et André Borschberg. Dans la réalité des mille et un problèmes à résoudre chaque jour, c'est bien d'un trio qu'il s'agit. Au point que l'équipe dirigeante est surnommée BAG, pour Bertrand, André et Gregory. Lui-même au bénéfice du surnom de Chief Worry Officer (l'officier chargé des problèmes), Gregory Blatt a presque autant de fonctions qu'il y a de cellules photovoltaïques sur *Solar Impulse*.

Dire qu'il est responsable du marketing, de la communication, des finances et de l'administration de l'aventure autour du monde serait réducteur. Il se charge encore des négociations avec les aéroports, les sponsors, les politiques. Et, comme il est très à l'écoute des membres de l'équipe de Solar Impulse, il agit aussi comme leur coach. Il s'occupe de presque tout dans une tentative de record où tout est à réaliser, l'entreprise n'ayant pas de précédent.

A son propre crédit, des études à la HEI de Genève, après être arrivé

du Canada à l'âge de 25 ans, douze ans à la direction du World Economic Forum sous la tutelle de Klaus Schwab, cinq ans à s'occuper du marketing d'Edipresse. De quoi acquérir d'impressionnantes compétences pour gérer plusieurs dossiers en même temps. Et savoir écouter, convaincre et agir. Mais «en n'étant pas rigide ni autoritaire, sachant qu'il ne faut jamais imposer son point de vue à tout prix et ne jamais avoir peur d'apprendre, surtout auprès des plus jeunes... Ainsi, il existe des solutions à tout.» ■ LUCDEBRAINE



Le défi du minoritaire Gaël Bourgeois

Porte-parole du Parti socialiste suisse, 33 ans

Il a consacré plus de la moitié de ses 33 ans à la politique. Entré au Parti socialiste à 16 ans, Gaël Bourgeois assume la vice-présidence de son village, Bovernier, depuis 2005. Titulaire d'un master en sciences politiques et député au Parlement valaisan depuis une décennie, il est devenu président du parti cantonal en 2012, avant d'avoir 30 ans. Avec son ami Mathias Reynard, il incarne la nouvelle génération de la gauche sur des terres de droite. Sans jamais perdre le sourire, Gaël Bourgeois mesure toute la difficulté de défendre des idées minoritaires dans un canton où «un parti unique a tout décidé pendant très longtemps».

En octobre dernier, après une année d'un travail acharné, il a échoué à sauver le deuxième siège de la gauche valaisanne au Conseil national pour quelques centaines de voix: «Avant la déception personnelle, c'est surtout une défaite pour le parti.» Aujourd'hui, il vit quand même entre Berne et le Valais, surtout dans les trains. Après avoir travaillé pour les ressources humaines d'une agence de sécurité, il est devenu porte-parole adjoint du Parti socialiste suisse il y a trois ans. Professionnel de la politique hyperconnecté, il consacre une soixantaine d'heures par semaine à la chose publique. Entre deux séances, il court le pays pour défendre «le vivre ensemble» et diffuser son message: «La clé du changement, c'est la solidarité.» ■ XAVIER LAMBIEL



Théoricien du «deep learning» Hervé Bourlard

Chercheur, directeur de l'institut de recherche Idiap, 59 ans

La vie a choisi pour lui. Après une trajectoire de chercheur, Hervé Bourlard a débarqué dans le Valais des années 90 pour relever un défi «fou». Quand il devient directeur de l'institut de recherche Idiap, à Martigny, la structure naissante est désargentée et sans réputation. Vingt ans plus tard, elle participe en permanence à de nombreux programmes de recherche et réunit un budget annuel de plus de 10 millions de francs. Vingt-deux start-up et 155 collaborateurs y travaillent dans la reconnaissance et la synthèse vocales, les réseaux de neurones artificiels, la vision par ordinateur, la biométrie ou la robotique, notamment.

Si l'on en croit Hervé Bourlard, son parcours tient surtout à «la chance». Le travail a fait le reste. Chercheur chez Philips, puis directeur de la recherche et du développement d'une start-up belge, il avait «peur de ne pas être à la hauteur» quand il a été invité à l'Université de Berkeley. En Californie, où «tout est possible», il théorise sa contribution scientifique majeure, le *deep learning*, une méthode d'apprentissage automatique et statistique. Après plus de 330 publications scientifiques, Hervé Bourlard ne se prend toujours pas au sérieux. Multidisciplinaire et indépendant, mais partisan de collaborations solides, l'Idiap qu'il décrit lui ressemble. L'institut se veut sérieux comme une grande société, fou comme la Californie et entreprenant comme une start-up. ■ XAVIER LAMBIEL



Edgard Palace Edgard Bovier

Chef exécutif des cuisines et membre du comité de direction du Lausanne Palace, 60 ans

Trois restaurants, soixante cuisiniers, 48 points au GaultMillau et une étoile Michelin: le Lausanne Palace doit beaucoup à son talent. Le titre de son livre, *Edgard Palace*, résume une luxueuse carrière: né en 1955 au Buffet de la Gare de Saint-Léonard, ce fils et petit-fils de cuisiniers a très vite opté pour la grande hôtellerie. Sorti meilleur apprenti du Valais à 19 ans, il décroche une place au Suvretta House, à Saint-Moritz, puis au Badrutt's Palace où il reste six saisons, en alternance avec Rhodes et Corfou, dans les hôtels... Gauer!

«Tout s'est joué entre 1976 et 1978: j'ai rencontré Jean-Jacques Gauer, j'ai découvert la cuisine méditerranéenne et j'ai fait la connaissance de Deborah, qui est devenue ma femme», constate le chef. Après avoir séduit les gastronomes zurichois à l'Hermitage de Küsnacht, Jean-Jacques Gauer, directeur du Palace, l'appelle à Lausanne. Membre de l'Académie culinaire de France, il y fait rayonner l'excellence d'une cuisine signature aux accents méditerranéens: le Tout-Lausanne adore, les Rolling Stones et le président du CIO aussi.

Père de Céline, 27 ans, Edgard Bovier se partage entre Lausanne et le Pays-d'Enhaut, où il soutient des projets hôteliers. En février dernier, après trente-cinq ans, il a fait son grand retour au Badrutt's de Saint-Moritz, en hôte d'honneur: signé Edgard Palace! ■ KNUT SCHWANDER



En ligne Edouard Bugnion

Professeur au département Informatique et Communications et directeur du Laboratoire des systèmes de centres de calcul à l'EPFL, 45 ans

Après l'ère du développement des semi-conducteurs, celle de l'industrie du logiciel qui a engendré l'informatique personnelle il y a vingt ans, voici venu le temps des services en ligne du *cloud*. A l'image de ce traducteur automatique ou de ce système de navigation qui se nourrissent, l'un comme l'autre, d'une expérience de milliards de données accumulées dans le web.

«Certaines branches ont fort bien saisi comment exploiter les capacités

de l'informatique, d'autres, comme la médecine, l'ont largement ignoré», constate Edouard Bugnion. Avant qu'il ne rejoigne le monde académique de la grande école en 2012, ce diplômé de l'École polytechnique fédérale de Zurich a passé dix-huit années aux Etats-Unis. Après un doctorat à l'Université Stanford, il a cofondé deux start-up avec à chaque fois le concours de quatre partenaires. VMware, créée en 1998 et qu'il a fait grandir durant sept ans et demi, est aujourd'hui cotée

à la Bourse de New York. Leader mondial de la virtualisation, la société emploie 15 000 personnes avec un chiffre d'affaires de 6 milliards de dollars. La deuxième start-up, Nuova Systems, a fini par être rachetée par Cisco à qui elle offre aujourd'hui 4 milliards de dollars de chiffre d'affaires.

Exceptionnel? En Suisse, sans doute. Mais «dans la Silicon Valley, si le succès n'est jamais garanti, avoir un impact global en cas de succès est considéré comme normal». ■ PHILIPPELEBÉ ■ ■ ■

«Que signifie pour vous la notion de nouvelles frontières?»

Et si les nouvelles frontières d'aujourd'hui n'étaient finalement que les anciennes frontières de demain? Notre monde est en perpétuel changement. Cependant, la tendance de l'esprit humain à vouloir regarder la réalité selon les concepts qui lui sont familiers ne facilite pas la perception de ces évolutions. La période actuelle fait vraisemblablement partie des périodes charnières qui rythment

l'histoire. Rester éveillé et attentif, rester prêt à voir dans demain autre chose qu'une répétition d'hier est nécessaire pour éviter un réveil brutal face à des changements qui sortent forcément du cadre familier et intégrer les contours des frontières de demain.

Pascal Kiener, CEO

www.bcv.ch



«Que signifie pour vous la notion de nouvelles frontières?»

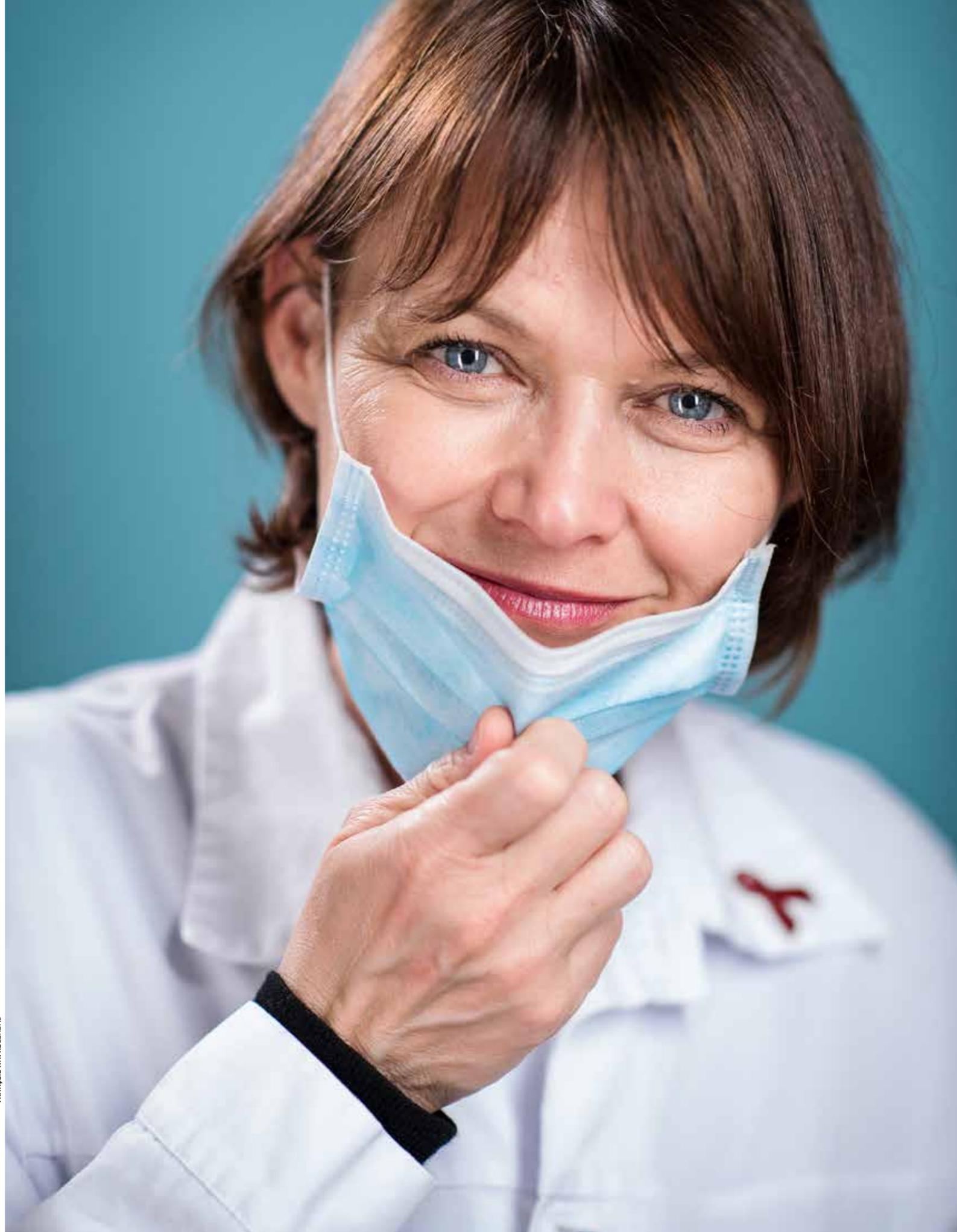
Au-delà de l'apparent nouvel universalisme, les crises à répétition et l'apparition de nouveaux défis économiques, sécuritaires et sociétaux redessinent le monde et font réapparaître de vieux réflexes protectionnistes. A peine imaginables il y a peu, de nouvelles frontières faites de murs d'un genre inédit risquent de faire perdre à l'Europe son ouverture, son attractivité et sa compétitivité économique. Dans ce monde en pleine

mutation, parfois habité de nouvelles peurs pour la cohésion de notre société, la Suisse romande se doit plus que jamais d'être visionnaire, ouverte et novatrice. L'arc lémanique avec ses hautes écoles, ses entreprises internationales, doit porter son savoir-faire et son esprit au-delà de ces frontières et de ces murs.

Jean-Luc Moner-Banet, Directeur général

www.loro.ch





Le désir d'être utile

Alexandra Calmy

Responsable de l'unité VIH aux Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), 46 ans

Elle a longtemps hésité entre le métier de journaliste et celui de médecin. C'est finalement un voyage à Haïti, considéré alors comme le berceau du VIH, qui achèvera de convaincre Alexandra Calmy quant au choix de sa vocation. La fille de l'ancienne présidente de la Confédération, Micheline Calmy-Rey, n'a alors que 17 ans et vient d'obtenir sa maturité. Mais, elle en est persuadée, elle sera plus utile en prêtant serment à Hippocrate qu'en embrassant des études de sciences politiques. Son parcours ne cesse ensuite d'osciller entre carrière académique, à Sydney où elle obtient un doctorat puis aux HUG dès 2007, et missions humanitaires.

Depuis 1994, elle collabore avec Médecins sans frontières (MSF), d'abord au Rwanda, puis un an, en 1996, au Cambodge, dans une région encore sous le choc de la dictature des Khmers rouges. Dès 2000, elle participe à la mise en place des premiers programmes d'accès à des traitements antiviraux, notamment au Cameroun et au Mozambique.

Mère de trois filles (dont des jumelles) de 18 et 15 ans, Alexandra Calmy est repartie, en janvier 2015, pour six semaines en Sierra Leone. «J'ai été très interpellée par la pandémie liée à Ebola, car cela ressemblait beaucoup aux premières années du sida, avec la discrimination et les peurs que ces maladies suscitent dans la société. Cela a été une expérience très éprouvante, mais il me semblait fondamental de pouvoir apporter mon aide sur le terrain.» ■ SYLVIE LOGEAN



Le scientifique du tourisme durable

Christophe Clivaz

Politologue et politicien vert, 47 ans

Ecolo et intello. «Deux bonnes raisons de ne pas être aimé des Valaisans», sourit Christophe Clivaz. Elu à la fois au Parlement cantonal et à l'exécutif de la Ville de Sion, le politologue spécialisé dans l'analyse comparée des politiques touristiques milite pour les Verts. A l'entendre, ses activités scientifiques et son engagement militant coexistent «par hasard».

Après une formation en sciences politiques et un doctorat en administration publique, il souhaitait simplement «comprendre l'action de l'Etat». Quand il s'est porté candidat au Conseil des Etats, en octobre dernier, c'était «pour pouvoir participer au débat». Et faire avancer des idées qui auront convaincu plus de 10% de l'électorat valaisan.

Dans un ouvrage récent qui analyse les conséquences des changements climatiques pour le tourisme alpin, Christophe Clivaz encourage les acteurs du tourisme à diversifier leurs activités estivales et à développer leur offre culturelle. Au pays des conservateurs, l'économie verte n'est pas toujours bien reçue. Lorsque quelqu'un l'aborde dans la rue, il se demande toujours si c'est «pour l'insulter ou le féliciter». Tous les Valaisans ne lui ont pas pardonné son soutien à la Lex Weber, qui limite les résidences secondaires. S'il est parfois fatigué, il ne se décourage jamais. En partisan du développement durable, il estime que «lentement, les mentalités changent». ■

XAVIER LAMBIEL



Précurseur

Gaspard Couchepin

Avocat, fondateur de MCE Legal à Martigny, 41 ans

Dans ses bureaux de Martigny, tout a l'odeur du neuf. Gaspard Couchepin porte le costume sobre et élégant du gendre idéal qui a réussi. L'étude d'avocats spécialisée dans les affaires commerciales qu'il a fondée en 2009 à Martigny emploie désormais 17 collaborateurs. Le fils de l'ancien président de la Confédération Pascal Couchepin est fier d'avoir tracé son propre chemin: «Je ne rejette pas la lignée mais j'ai préféré marcher hors des sentiers battus avant de revenir aux sources.»

Docteur en droit et ancien chargé de cours à l'université, il a effectué son brevet d'avocat dans l'une des études internationales de Genève. Après avoir travaillé à Boston, puis sur l'arc lémanique, il s'est associé à cinq confrères pour développer une étude qui a pignon sur rue dans toutes les régions linguistiques du pays. MCE Legal emploie environ 80 personnes dans ses bureaux de Zurich, Locarno, Lausanne, Fribourg et Martigny. Conseils aux start-up et aux PME, affaires commerciales, successions des entreprises: précurseur, Gaspard Couchepin a été parmi les premiers à proposer aux Valaisans des compétences qui ont longtemps été le monopole des avocats genevois. Un risque mesuré pour un succès immédiat. Aujourd'hui, le tiers de ses clients sont des étrangers qui travaillent dans un Valais connecté qui lui ressemble, «culturellement et économiquement ouvert sur le monde». ■ XAVIER LAMBIEL



Vaincre le cancer George Coukos

Chef du département d'oncologie de l'UNIL-CHUV et directeur du Ludwig Cancer Research Lausanne Branch, 55 ans

C'est l'une des figures de la lutte contre le cancer en Suisse. George Coukos a rejoint le Centre hospitalier universitaire vaudois (CHUV) à Lausanne en 2012 pour y prendre la tête du département d'oncologie. Dans ses valises, ce Grec d'origine ramène une solide expérience. Formé en médecine à l'Université de Modène, en Italie, il se spécialise ensuite en gynécologie-obstétrique et en médecine reproductive, avant de rallier, vingt-deux ans durant, l'Université de Pennsylvanie, aux Etats-Unis.

Sur les terres de l'Oncle Sam, George Coukos abandonne progressivement ses activités en médecine reproductive pour se concentrer sur l'oncologie gynécologique et les thérapies géniques. Il devient notamment, en 2007, le directeur du Penn Ovarian Cancer Research Center. «Je trouvais cela plus concernant pour la société. Le cancer de l'ovaire est l'un des plus difficiles à traiter. Lorsque l'on sait que beaucoup de patientes vont y succomber, cela motive vraiment à faire quelque chose.» A l'Université de Pennsylvanie, George Coukos travaille notamment avec Carl June, l'un des pionniers de l'immunothérapie. Il décide alors d'appliquer cette technique, ayant pour objectif de rendre le système immunitaire à nouveau compétent pour détruire les tumeurs, aux cancers ovariens. Avec des résultats prometteurs. A Lausanne, il compte faire du département d'oncologie un site majeur pour les essais cliniques liés à cette technique en Suisse, mais aussi en Europe. ■ SYLVIE LOGEAN



Passion intacte Ariane Dayer

Rédactrice en chef du *Matin Dimanche*, 52 ans

Les années n'ont aucune prise sur elle. Sa passion pour le métier de journaliste est restée intacte. «Pouvoir nourrir ma curiosité tous les jours, entrer partout et gagner ma vie en écrivant, il n'y a pas de meilleur job», s'exclame la rédactrice en chef du *Matin Dimanche*, plus gros tirage de Suisse romande (452 000 lecteurs).

Cette Valaisanne a commencé sa carrière à *La Suisse* en 1988. Elle raconte comme si c'était hier ses débuts à Berne pour couvrir la politique fédérale. Puis vinrent ses années à *L'Hebdo*, dont elle fut la rédactrice en chef, l'aventure de la création du journal satirique *Saturne* et, enfin, *Le Matin Dimanche*. «J'adore l'identité de ce journal, enchaîne-t-elle, à la fois quotidien du dimanche et hebdomadaire. Nous avons cherché à le rendre plus crédible en politique et en économie, tout en restant populaire.» Depuis un an et demi, elle est chargée de superviser l'ensemble de l'offre dominicale orange, qui comprend *Femina*, *Encore!* et *Télé Top Matin*.

Le prochain défi consiste à réfléchir à l'opportunité d'établir une stratégie numérique pour un titre qui se veut créateur de débat. La passion journalistique laisse peu de place aux loisirs, surtout quand on bosse le samedi. Pourtant, dès qu'elle le peut, elle retourne dans son val d'Hérens natal, raconte celle qui revendique ses origines valaisannes, son rapport aux racines, au parler vrai et à la vérité. ■

CHANTAL TAUXE



L'art des valeurs Jean-François de Saussure

Directeur général de Caran d'Ache, 50 ans

Quand Jean-François de Saussure prend place en face de vous, c'est un visage avenant, lisse, aimable, héritier des grandes familles qui ont forgé l'histoire de Genève. Un héritage qu'il assume pleinement, à commencer par sa pratique protestante et son attachement aux valeurs de discrétion. Avec un tel profil, peut-on encore s'étonner qu'il dirige, depuis 2013, Caran d'Ache, une entreprise familiale de 280 employés si jalouse de préserver sa sphère intime?

Sous ce vernis se cache un homme d'action, un grand voyageur qui n'a pas craint de mouiller sa chemise au Mozambique, au Brésil et dans d'autres contrées où les affaires ne se règlent pas aussi facilement qu'en Suisse, pour le compte de la SGS. Il est entré dans ce qui était encore largement l'affaire de la famille Salzmanowitz en 1990, au lendemain de l'obtention d'un master à HEI. «J'ai pratiqué le journalisme pendant quelques mois pour Radio-Cité et j'aurais très bien pu entrer au CICR», se remémore-t-il. Son goût des entreprises familiales le conduit ensuite chez Sicpa, à Lausanne, où il siège au sein du comité de direction pendant dix ans, avant d'entrer chez Caran d'Ache en 2012 et d'en reprendre la direction générale l'année suivante.

Sa force? «Partager les valeurs fondamentales des familles propriétaires tout en apportant une expérience internationale». Du grand art. ■ YVES GENIER



Superdiplomate Jacques de Watteville

Secrétaire d'Etat, 65 ans

Il aurait pu prendre sa retraite cet été après une brillante carrière diplomatique, Jacques de Watteville. Mais le ministre des Affaires étrangères Didier Burkhalter l'a convaincu de jouer les prolongations comme négociateur en chef avec l'UE. Cela pour relever un dernier défi, accomplir une ultime mission dont il dit lui-même qu'il est «condamné à la réussite»: trouver avec Bruxelles une solution pour mettre en œuvre l'initiative sur l'immigration de masse, mais aussi régler la question institutionnelle sous forme d'un accord chapeautant les 140 accords passés entre la Suisse et l'UE.

En soi, la tâche est déjà très ardue. Elle se complique encore sous la pression du temps. La Suisse doit se doter d'un mécanisme limitant l'immigration d'ici à février 2017. Mais si un diplomate peut réussir dans cette entreprise, c'est justement Jacques de Watteville, qui a tissé à Bruxelles un solide réseau lors de deux mandats précédents: d'abord comme conseiller, de 1988 à 1992, puis chef à la mission suisse (2007-2012). La Confédération se doit de sauvegarder la voie bilatérale avec l'UE. Mais son destin apparaît soudain indirectement lié à l'issue du référendum du 23 juin en Grande-Bretagne quant à son maintien au sein de la communauté. «Un Brexit créerait un grand climat d'incertitude au sein de l'UE et nous risquerions d'être relégués dans une salle d'attente», redoute le superdiplomate. ■ MICHEL GUILLAUME



De Yakari à Hodler Derib

Dessinateur, 71 ans

Un demi-siècle de bande dessinée. C'est ce qu'il a fêté en 2014. Pourtant, comme Claude de Ribapierre, alias Derib, est plus tourné vers l'avenir que vers le passé, il n'y a pas vraiment prêté attention, même s'il se sent privilégié de pouvoir encore vivre de son art. Comme d'avoir pu côtoyer Hergé, Franquin ou encore Peyo, aux côtés duquel il débuta en travaillant sur *Les Schtroumpfs*. Une étape importante de sa carrière, puisque c'est là qu'il inventa ce petit Indien prénommé Yakari, un personnage parmi les plus populaires de la BD francophone.

Mais Derib, c'est aussi Buddy Longway, ce trappeur américain qui l'accompagnera durant trente ans. C'est encore *Jo*, album parlant des années sida, et *Pour toi Sandra*, sur la prostitution, deux ouvrages qui, dans les

années 1990, furent utilisés par les écoles pour leurs vertus pédagogiques. Et c'est enfin *Tu seras reine* et *Le galop du silence*, récents albums consacrés aux vaches d'Hérens et aux chevaux des Franches-Montagnes, et réalisés en collaboration avec son fils Arnaud.

En ce mois de mai, son nom entre officiellement dans le Larousse. Et en septembre, il sera l'hôte d'honneur du festival lausannois BD-FIL. L'occasion de mettre sur pied une grande exposition, et de publier des rééditions de luxe de *Red Road* - sur les Sioux - et du *Galop du silence*, agrémentées de documents inédits. Tout en travaillant sur le 39^e tome de *Yakari*, le dessinateur prépare pour 2018 un album retraçant la vie du peintre Ferdinand Hodler, à l'occasion du centenaire de sa mort. ■ STÉPHANE GOBBO



DSAS

Sereine dans la tempête

Anne-Claude Demierre

Conseillère d'Etat fribourgeoise, 55 ans

Hier, c'était la planification hospitalière, aujourd'hui c'est l'asile. Depuis 2007 à la tête de la Direction de la santé et des affaires sociales (DSAS), Anne-Claude Demierre s'emploie à désamorcer plusieurs dossiers potentiellement explosifs. En février 2015, la socialiste a même reçu des menaces de mort lorsqu'elle a dû affronter, dans la commune de Chevrières, en Singine, une salle hostile de 900 personnes s'opposant à l'implantation d'un centre pouvant héberger jusqu'à 300 demandeurs d'asile. Pourtant, elle assume et rectifie l'image que cette assemblée a donnée de son canton: «Fribourg est un canton ouvert. Grâce à l'association Osons l'accueil, c'est celui où l'aide privée – 38 familles logent 69 requérants – y est peut-être la plus développée en Suisse. C'est un signal fantastique de volonté d'intégration.»

Appelée à redessiner le paysage hospitalier, elle a aussi dépassonné ce dossier après l'onde de choc que la réforme a suscitée. Elle a réussi à juguler les coûts de l'Hôpital fribourgeois (HFR), même si l'exode des patients reste un problème lancinant. Enfin, elle a mis sur orbite Senior+, un projet novateur d'encadrement des personnes âgées tenant compte non seulement de leur santé, mais aussi de leur environnement social. Il met notamment en place dans chaque district un réseau réunissant les communes et les prestataires de soins. ■

MICHEL GUILLAUME



CHUV

Militant de la psychothérapie

Jean-Nicolas Despland

Directeur de l'Institut universitaire de psychothérapie, 59 ans

De ses propres dires, Jean-Nicolas Despland s'est peu éparpillé. Un fait rare à l'heure où la tendance est à la globalisation. A la tête de l'Institut universitaire de psychothérapie du CHUV depuis quinze ans, il incarne la tradition lausannoise. Celle d'avoir osé, dans les années 60, la reconnaissance du double titre de psychiatre et psychothérapeute, mais aussi d'avoir été la première à proposer, depuis les années 90, un enseignement combinant trois écoles thérapeutiques: psychanalytique, cognitivo-comportementale et systémique, alors que d'autres défendaient encore ardemment leurs prés carrés. Une ouverture qui a fait de l'Institut universitaire de psychothérapie un cas unique en Suisse, mais aussi un précurseur à l'échelle européenne. «C'est pourquoi beaucoup de collègues étrangers viennent se former à Lausanne.»

Ardent défenseur des psychothérapies brèves, Jean-Nicolas Despland a notamment conduit plusieurs études dans le but de pouvoir les évaluer à l'aide d'outils rigoureux. «Désormais, on sait que la psychothérapie peut se révéler extrêmement efficace, y compris pour les patients présentant des pathologies graves, en complément, bien sûr, avec d'autres formes de traitement. Une évolution majeure lorsque l'on sait que pendant longtemps cette approche a été considérée comme une simple méthode de développement personnel.» ■ SYLVIE LOGEAN



DR

Scruter les mots

Federica Diémoz

Professeur de dialectologie et de sociolinguistique, Université de Neuchâtel, 40 ans

Serrer la main de Federica Diémoz est une expérience particulière. Il est peu banal de rencontrer une personne dont la langue maternelle est le... francoprovençal. Née dans la vallée d'Aoste, ce n'est qu'à l'école qu'elle apprend l'italien et le français. Aujourd'hui encore, c'est cet idiome qu'elle pratique en famille. «Cette langue qui était parlée entre Lyon, Genève et Aoste a subi la politique de répression contre les patois mais, dans les vallées plus isolées, elle a perduré.» C'est lors de ses études de langues et littératures étrangères à l'Université de Turin qu'elle a découvert la dialectologie, qui est devenue une passion.

Nommée professeur à l'Université de Neuchâtel en 2009, elle dirige des projets comme l'Atlas linguistique audiovisuel du parler francoprovençal valaisan (des interviews filmées de patoisans de plus de 60 ans), ou le Corpus oral de français parlé en Suisse romande, et a lancé une enquête en ligne sur l'utilisation de mots et de tournures spécifiquement romands. Plus de 11 000 personnes y ont pris part. Actuellement directrice ad interim du Glossaire des patois de la Suisse romande, elle participe à un projet multilingue d'étude de WhatsApp. Et c'est aux variations graphiques qu'elle s'intéresse. «Les gens font preuve d'une grande imagination.» Sortie de l'étude prévue pour 2019. ■ SABINE PIROLT



WYSS CENTER

Neuroingénieur

John Donoghue

Directeur du Centre Wyss pour la bio- et neuroingénierie au Campus Biotech de Genève, 67 ans

Aider les personnes paralysées à retrouver une autonomie en connectant leur cerveau, avec du wifi, soit à des bras robotisés qu'elles commanderaient par la pensée, soit à leurs membres charnels, mais alors utilisant des fils électriques pour les stimuler: c'est l'objectif de John Donoghue. Le neuroscientifique est l'un des pionniers mondiaux des recherches sur les interfaces entre la matière grise et la machine, ou l'ordinateur.

En janvier 2015, il a quitté l'Université Brown, où il garde une chaire de professeur, pour venir diriger le Centre Wyss pour la bio- et neuroingénierie, établi au Campus Biotech de Genève grâce à un don de 100 millions de francs du milliardaire suisse Hansjörg Wyss. «C'est une occasion extraordinaire de construire quelque chose de nouveau, confiait-il fin 2014, peu avant son arrivée. Aux Etats-Unis, la science est excellente, mais les ressources limitées. Ici, il y a tout ce dont je rêvais: des spécialistes des neurosciences, du monde clinique, de l'industrie, de l'ingénierie, pour atteindre le but fixé: créer des outils neuro-technologiques au bénéfice de l'être humain.» Son équipe compte une vingtaine de personnes et ne cesse de s'agrandir. Elle travaille à miniaturiser l'implant qui sera greffé sur le cerveau des patients, sous la peau du crâne, et commandera par wifi le dispositif externe ou leurs bras. «Nous espérons lancer un essai clinique d'ici à deux ans», affirme-t-il. ■ OLIVIER DESSIBOURG



ONU/DESSIN DE RB

Le visage de l'empathie

Melissa Fleming

Cheffe de la communication mondiale de l'UNHCR, 51 ans

A mille lieues de la fonctionnaire onusienne qui s'activerait dans son seul bureau de Genève, la cheffe de la communication mondiale du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (UNHCR) ne cesse d'arpenter le globe et les camps pour voir de ses yeux la réalité et récolter les témoignages de ceux qui ont fui guerres et persécutions. De Lesbos à Athènes, en Syrie comme en Jordanie. Pour mieux les rapporter, pour susciter la compréhension, l'aide financière ou simplement l'envie d'aider.

La vie de l'Américaine, mère de deux adolescents, grandie sur la côte est des Etats-Unis, ne s'écoule pas comme un long fleuve tranquille. Après des études de journalisme et d'allemand, elle rejoint Radio Free Europe,

à Munich, juste avant la chute du mur de Berlin. Elle travaillera comme cheffe de l'information pour l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE) quand éclate la guerre en Bosnie. Puis pour l'Agence internationale de l'énergie atomique durant huit années haletantes: l'AIEA et ses inspections en Irak, en Iran et en Corée du Nord focalisent l'attention.

Aujourd'hui, elle termine un livre. «L'histoire d'une jeune Syrienne qui a vécu l'enfer dans les eaux de la Méditerranée, trois enfants dans les bras, quatre jours durant», dit-elle. Cette histoire, elle l'a racontée lors d'une conférence TED. Un million de personnes l'ont écoutée sur internet. Melissa Fleming croit à la force des mots. ■ CATHERINE BELLINI



Digne héritier des pionniers

Vincent Ducrot

Directeur général des Transports publics fribourgeois, 53 ans

Dans son bureau, une lithographie des Chemins de fer de la Gruyère en 1920, reliant Palézieux à Montbovon. «C'étaient des pionniers», admire Vincent Ducrot. Aujourd'hui, le chef des Transports publics fribourgeois (TPF) tente d'insuffler ce même esprit à son entreprise. Avec succès jusqu'ici: en 2015, les TPF ont réalisé un bénéfice de 5 millions sur un chiffre d'affaires de 150 millions. Des projets, il en a plein la tête.

Si cet ex-cadre supérieur des CFF les a quittés pour reprendre une entreprise régionale, c'est parce qu'il voulait maîtriser l'ensemble de ses activités, de l'extension de l'offre à la planification de nouveaux quartiers. Vous avez bien lu. Les TPF, qui concentrent leurs activités sur un nombre restreint de sites, vont investir 1,3 milliard dans les infrastructures et l'immobilier. Ils rénoveront une trentaine de gares et construiront plus de 1000 appartements, des zones administratives et commerciales à Bulle, Châtel-Saint-Denis, Estavayer et Givisiez. «Le grand défi de l'avenir, c'est d'amener le transport public le plus près possible du domicile des gens», souligne-t-il. D'ici à la fin de l'année, il compte mettre en service une navette automatique de quinze places reliant sur 800 mètres une pépinière d'entreprises et un futur quartier d'habitation avec la ligne de bus principale à Marly. Décidément, Vincent Ducrot se pose en digne héritier des pionniers du siècle passé. ■ MICHEL GUILLAUME



Chercheur devenu entrepreneur

Nicolas Durand

CEO d'Abionic, 34 ans

Ah, si le récit du monde pouvait paraître aussi simple que celui de Nicolas Durand! «Je suis un gamin de Lausanne. Comme j'étais bon en maths, j'ai fini à l'EPFL. Je ne visais pas une thèse, mais j'ai été séduit par l'idée d'avoir carte blanche pendant quatre ans pour développer un projet, lequel a débouché sur la création d'une start-up.» Et aujourd'hui il est à la tête d'Abionic, l'une des jeunes entreprises les plus prometteuses du campus. Le cap critique des cinq premières années franchi, ce fabricant d'appareils de diagnostic rapide s'apprête à quitter le parc scientifique de l'EPFL, où elle est née en 2010, pour établir une véritable chaîne de production et voler de ses propres ailes. Après avoir investi 9 millions de francs et embauché quinze personnes.

Comme tous les jeunes entrepreneurs innovants, il a dû choisir entre la recherche et le développement de son entreprise. «J'aurais pu devenir CTO (*chief technical officer*). J'ai préféré rester entrepreneur.» C'est ainsi que l'ingénieur, le chercheur s'est mis à consacrer toujours plus de son temps à gérer son entreprise, promouvoir ses produits, embaucher du personnel et accroître sa production. 2016 marque véritablement l'entrée d'Abionic dans le monde de l'entreprise, et de Nicolas Durand dans celui des patrons. En attendant une éventuelle mise en Bourse, à plus long terme. ■ YVES GENIER



Objectif 4.0

Christian Enz

Directeur de l'Institut de microtechnique de l'EPFL à Microcity (Neuchâtel), 59 ans

Question souple, Christian Enz sait de quoi il parle. Non pas qu'il pratique la gymnastique: c'est de souplesse intellectuelle qu'il est question. Entre industrie et académie, le cœur du directeur de l'Institut de microtechnique de l'EPFL balance toujours. «Choisir entre les deux univers a toujours été un dilemme», confie ce passionné de musique qu'on peut croiser au Cully Jazz. Création de start-up en Suisse en 1989, puis passage aux Etats-Unis, il revient en terre romande en 2000, en tant que chef de la division micro-électronique du CSEM, qu'il quittera en 2013. Pas pour aller bien loin: il traverse la rue et devient responsable du site de l'EPFL à Microcity, entité du pôle d'innovation en microtechnique de Neuchâtel.

«Microcity assure une recherche tournée vers les besoins de l'industrie.» Exemple: il travaille à réduire la consommation électrique des circuits électroniques, «un défi majeur pour l'internet des objets». Christian Enz espère faire entrer les PME romandes dans l'industrie 4.0, la «4^e révolution industrielle, où tout le processus de fabrication est numérisé et robotisé». Et pas qu'en horlogerie, mais dans toute la microtechnique, y compris biomédicale, avec la récente ouverture du campus Biotech, cette fois à Genève: «Nous travaillons pour que la Suisse romande prenne ce virage technologique essentiel pour le futur de nos entreprises.» ■ FABIEN GOUBET



Deux passions

Justin Favrod

Journaliste et historien, rédacteur en chef de «Passé simple», 53 ans

Il a deux passions: le journalisme et l'histoire. En créant, il y a un an et demi, la revue *Passé simple*, qui allie les deux, il s'est «fait plaisir». Historien, ancien journaliste à 24 heures, il a étudié l'archéologie, en particulier les Burgondes. Il a eu l'intuition qu'il y avait une place pour une nouvelle publication de niche, une gageure. Quelque 2500 abonnés plus tard, *Passé simple* est un succès.

Son esprit, résumé par son slogan «C'est arrivé près de chez vous, mais avant vous», a séduit de nombreux Romands, amateurs ou professionnels, faisant le lien entre le grand public et l'université. Dans ses pages, on trouve des articles rédigés par des experts recrutés pour l'occasion: la création de la Clinique de La Source, à Lausanne, plus ancienne école laïque d'infirmières au monde, dès 1859, le saviez-vous? Ou ce dossier sur Maurice Gaillard, jésuite valaisan parti au Kansas au milieu du XIX^e siècle, et qui tenta de protéger une tribu indienne.

Justin Favrod, dans ses choix éditoriaux, aime traiter des petites gens. Ces jeunes Suissesses enceintes, par exemple, qui partaient faire leur vie à Paris au XIX^e siècle, comme bonnes, pour garder leur indépendance. N'y voyez pas un goût immodéré pour l'anecdote: «Nous sommes le résultat d'un processus, d'une histoire. Il est vital d'en prendre la mesure pour faire les choix qui s'imposent. Notre futur en dépend.» ■ JULIEN BURRI



Le besoin d'agir

Isabelle Gattiker

Directrice du FIFDH, 38 ans

Elle n'a pas 40 ans. Et, pourtant, elle a déjà vécu plusieurs vies. Rédactrice en chef d'une revue universitaire, assistante du réalisateur Amos Gitai, productrice, responsable du master cinéma commun aux écoles d'art de Genève et de Lausanne et, enfin, depuis l'an dernier, directrice du Festival du film et forum international sur les droits humains (FIFDH)...

Isabelle Gattiker possède un solide CV, qui a pour ligne directrice cette motivation: combattre les injustices et défendre la démocratie en prouvant que l'art peut être un facteur de changement. Ce qu'elle fait, à travers le FIFDH, en programmant des films engagés et en invitant des personnalités ou anonymes qui, comme elle, pensent que lutter pour

un monde meilleur n'est pas une utopie, mais une nécessité. Elle doit sa vocation à une enfance atypique, passée entre Rome, Paris, Strasbourg et Bogotà.

Fille de diplomate, elle vit de l'intérieur, à la fin des années 80, la violence de la guerre civile colombienne, qu'elle trouve dépeinte de manière assez réaliste dans la série *Narcos*. Elle cite aussi son grand-père, journaliste en poste à Berlin de 1933 à 1940, avant d'être expulsé par le gouvernement nazi, dont il avait commenté avec effroi la montée. Elle ne l'a pas connu mais a hérité de sa bibliothèque et se souvient de cette phrase, soulignée dans un recueil de Victor Hugo: «Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!» ■ STÉPHANE GOBBO

...
**Voyageurs
 au long cours**
**Yanick et Cédric
 Gentil**

Chef opérateur, 38 ans,
 et assistant réalisateur, 42 ans

Ils viennent de La Chaux-de-Fonds mais passent une partie de leur temps en Guadeloupe, où ils possèdent un pied-à-terre, lorsqu'ils n'arpentent pas des régions reculées. Car pour Cédric et Yanick Gentil, seuls comptent l'exploration, les défis et les expéditions. En décembre dernier, ils étaient par exemple en mission en Antarctique, avec le cinéaste Luc Jacquet et sa fondation Wild-Touch, où ils ont participé à la réalisation pour Arte de deux documentaires animaliers terrestres et sous-marins, avec à la clé de difficiles plongées dans des eaux glaciales, ainsi que d'un long métrage cinéma. Mais à l'origine, rien ne prédestinait les deux frères à se spécialiser dans les tournages hors normes.

Conscients très jeunes qu'ils n'étaient pas faits pour user leur jean sur les bancs d'école, Cédric et Yanick Gentil se lancent d'abord dans des apprentissages de bûcheron et de tailleur de pierres. Ils changeront très vite d'idée et, passionnés tant par les voyages que par la technique, décident de découvrir le monde et de le filmer. Inspirés par Nicolas Hulot, ils fondent alors leur société, ExplorAction, et, au début des années 2000, réalisent pour la télévision romande des séries de reportages en Amérique du Sud et à Madagascar. Pour Luc Jacquet, rencontré chez un ami, ils filment perchés dans la canopée gabonaise pour *Il était une forêt*, avant d'arpenter des glaciers pour *La glace et le ciel*. «On aime explorer nos limites», résument-ils. ■ **STÉPHANE GOBBO**



**Vivacité
 interétatique**
Arancha González

Directrice exécutive du Centre du commerce
 international (ICT) à Genève, 46 ans

Arancha González fut, de 2005 à 2013, le «sherpa» de Pascal Lamy, précédent directeur général de l'Organisation mondiale du commerce (OMC). C'est elle qui préparait en anglais, français, allemand, italien, espagnol ou basque les sommets du G20 pour l'entité basée à Genève. C'est elle aussi qui gérait les près de 700 fonctionnaires de l'institution. Sa vivacité l'a propulsée, à l'issue du second et dernier mandat de Pascal Lamy, voilà bientôt trois ans, directrice exécutive de l'agence sœur de l'OMC: le Centre du commerce international (ITC), sis au bout du lac et partenaire privilégié du développement des petites et moyennes entreprises dans les pays les plus pauvres.

Véritable «couteau suisse», cette Ibérique d'origine est incollable en matière d'échanges internationaux et de progrès économiques dans les secteurs privés ou publics, ainsi que sur la gestion des organisations interétatiques. Elle a, par le passé, écumé les rangs de la Commission européenne, bras opérationnel de Bruxelles, où elle a tour à tour été négociatrice, porte-parole et conseillère. Un thème qui tient particulièrement à cœur à cette juriste internationale chevronnée? «Celui lié aux femmes entrepreneurs. Par sensibilité personnelle, mais aussi pour les effets positifs qu'un tel investissement peut produire dans un écosystème donné», indique-t-elle. ■

DEJAN NIKOLIC



La médecine légale dans les veines Silke Grabherr

Directrice du Centre universitaire romand de médecine légale, 36 ans

Il est des parcours qui peuvent donner quelques complexes... Celui de Silke Grabherr, nouvelle directrice du Centre romand de médecine légale, en est résolument un. A 36 ans, la jeune femme peut se targuer d'une biographie d'exception, qu'elle a forgée à force de persévérance. Passionnée d'équitation depuis son jeune âge, elle obtient un titre de championne d'Autriche de dressage à l'âge de 18 ans. C'est toutefois vers la médecine qu'elle se tourne, hésitant alors avec la car-

rière de policière. «Dans ma famille, personne n'avait suivi d'études, la norme était de faire un apprentissage.»

A 19 ans, elle quitte sa région natale du Vorarlberg, près de la frontière suisse, pour se rendre à Innsbruck où elle mène de front études et petits boulots, dont celui de gérante d'un magasin de matelas à eau. Passionnée par la science forensique, elle rejoint, son diplôme en poche, l'Institut de médecine légale de Berne. Elle y inventera l'autopsie virtuelle par angiogra-

phie post mortem, une technique permettant, grâce à l'injection d'un produit de contraste, de voir par imagerie les vaisseaux sanguins d'une personne décédée.

Cette méthode, à laquelle personne ne croyait tant elle semblait impossible à réaliser, est aujourd'hui non seulement utilisée de façon routinière à l'Institut de médecine légale de Lausanne, où Silke Grabherr travaille depuis 2007, mais aussi dans le monde entier. ■ SYLVIE LOGEAN



Passeuse de savoir-faire Séverine Gueissaz

Membre de la fondation du CIMA, 48 ans

Le Centre international de la mécanique d'art (CIMA), à Sainte-Croix, ne se contente pas de conserver un extraordinaire patrimoine d'automates, boîtes à musique et autres instruments étonnants. Il abrite des ateliers d'artisans, passerelles entre le passé et le futur. Séverine Gueissaz, chargée des expositions et membre de la fondation du CIMA, prend à cœur cette transmission de savoir. Sainte-Croix était l'écrin de marques fameuses, comme Paillard, Bolex ou Thorens. Le musée du CIMA est né de leur éclipse, il y a une trentaine d'années, avec la responsabilité de maintenir un réseau de compétences sur place.

Heureuse idée, tant les traditions de la mécanique d'art sont aujourd'hui réactivées par l'intérêt pour ces précieuses pièces analogiques, antidotes au tout-numérique. La collaboration de plus en plus étroite du CIMA avec le Centre professionnel du Nord vaudois participe de l'envie de développer ce formidable acquis technique. Avec d'autres institutions de l'arc jurassien, le CIMA est aussi candidat à l'inscription au Patrimoine culturel immatériel de l'humanité (UNESCO), au chapitre du Savoir-faire de mécanique horlogère. Autant de paris sur l'avenir, autant de travaux avec l'équipe du musée vaudois pour Séverine Gueissaz. Cette licenciée ès lettres de l'UNIL, arrivée à Sainte-Croix à la fin des années 1980, a trouvé dans la défense de l'art mécanique un levier à son idéal: l'engagement dans une collectivité. ■ LUC DEBRAINE



Le droit des patients Olivier Guillod

Directeur de l'Institut de droit de la santé UNINE, 59 ans

Comme il s'ennuyait un peu en faculté de droit, il s'est frotté à d'autres disciplines et surtout à la médecine. Son mémoire de licence déjà, il l'a consacré à l'expérimentation des nouveaux médicaments sur l'homme avant de traverser l'océan pour découvrir, à Harvard, qu'il existait bel et bien un nouveau champ d'investigation juridique, fécond, dans le monde de la santé. Rien de plus captivant pour ce Neuchâtelois grandi dans une famille modeste que de travailler avec des personnes qui pensent autrement. «Le médecin voit le patient comme un être qu'il faut guérir de ses maladies là où le juriste voit un individu détenant des droits, dont celui de refuser un traitement ou d'en choisir un autre.» Encore faut-il que le patient soit informé pour opérer un choix «éclairé», en connaissance de cause.

De retour en Suisse, il se lancera dans un travail de pionnier puisqu'il crée, il y a vingt-trois ans déjà, l'Institut de droit de la santé, à Neuchâtel, inspirant maintes législations cantonales. Indépendant, car lié à aucune entreprise pharmaceutique, il a été appelé par Alain Berset, son ancien étudiant, au conseil de Swissmedic, le gendarme des médicaments. L'année 2015 fut décidément féconde puisque est aussi sortie l'étude qu'il a dirigée sur les erreurs médicales dans les hôpitaux. Un travail capital qui, au bout du compte, sert à mieux nous soigner. ■ CATHERINE BELLINI



Le réel mis en scène Blaise Harrison

Réalisateur, 36 ans

C'est la technique, et non la cinéphilie, qui a amené Blaise Harrison à devenir réalisateur. Ayant grandi dans le pays de Gex, le Franco-Suisse a commencé par se passionner pour la prise de vues et la manipulation des pellicules argentiques. Ce n'est que durant son cursus à l'Ecole cantonale d'art de Lausanne qu'il comprendra quel genre de cinéma l'intéresse vraiment.

Filmer des acteurs non professionnels, leur faire jouer leur propre rôle tout en les dirigeant comme s'il s'agissait d'une fiction, soigner les cadres plutôt que de jouer la carte de l'immersion, voilà ce qu'il expérimente sur plusieurs courts métrages, avant de dévoiler à Cannes, en 2011, *Armand, 15 ans l'été*, documentaire de cinquante minutes coproduit par Arte. Il avait envie de parler d'un adolescent enrobé et mal dans sa peau. Alors qu'il imaginait trouver, via une annonce, un jeune introverti, il a vu son projet changer d'orientation après sa rencontre avec Armand, un garçon solaire plein d'autodérision.

Tout en travaillant également comme photographe et chef opérateur, notamment pour le Lausannois Jean-Stéphane Bron, avec lequel il tourne un long métrage sur l'Opéra de Paris, il a présenté *L'harmonie*, il y a trois ans à Locarno, beau documentaire choral sur un orchestre municipal de montagne. Il écrit actuellement une fiction qui racontera comment un ado voit sa perception du monde se troubler tandis que des expériences débutent sous ses pieds dans l'accélérateur de particules du CERN. ■ STÉPHANE GOBBO



PASCAL FRAUTSCH

La noblesse de défendre **Yaël Hayat**

Avocate, 47 ans

Sa réputation de pénaliste inspirée dépasse largement les frontières cantonales. Yaël Hayat, avocate genevoise, spécialiste des causes impopulaires et exigeantes, fait régulièrement la démonstration de son talent et de sa détermination à la défense de ceux qui risquent les sanctions les plus infinies.

A Berne, elle accepte le dossier d'un interné à vie, violeur en série qui avait notamment assassiné une prostituée, et obtient l'annulation du premier verdict par le Tribunal fédéral. A Fribourg, en appel, elle réussit à éviter la perpétuité à un homme qui avait massacré son épouse. Dans le canton de Vaud, enfin, elle n'hésite pas à relever le défi d'un procès sous haute tension, celui du bourreau de Marie, et sa plaidoirie, tout en finesse, marque les esprits même si elle ne convainc pas les juges. «Une fois qu'on met la robe, il faut la porter la tête haute.» Telle est la devise de cette avocate prête à résister à l'hostilité ambiante et à supporter l'isolement pour faire son métier avec conviction.

Les affaires difficiles, où l'adversité est forte et les enjeux très lourds, sont celles que Yaël Hayat préfère. Forcément. C'est là où la tâche prend tout son sens. Parmi ses domaines de prédilection, il y a le combat contre les peines ou mesures extrêmes qui ne laissent aucun espoir au condamné. Il y a aussi les conditions de détention contraires à la dignité humaine ou encore les violences qui s'exercent dans l'univers si hermétique des prisons. Des dossiers où elle se surpasse en énergie, en obstination et en éloquence. ■ **FATI MANSOUR**



DR

Bâtisseuse de ponts **Catherine Hirsch**

Directrice de la Haute Ecole d'ingénierie et de gestion HEIG-VD, 58 ans

Mettre en relation les uns avec les autres, créer des ponts entre les diverses disciplines, susciter autour d'elle un courant d'enthousiasme pour faire aboutir les projets qui lui tiennent à cœur, c'est ainsi que Catherine Hirsch vit son métier de directrice, depuis plus de quatre ans, de la plus grande HES de Suisse romande. Economistes et ingénieurs de la HEIG-VD s'ignoraient quelque peu? Aujourd'hui ils collaborent naturellement ensemble.

Depuis deux ans, les initiatives d'ouverture de la haute école yverdonnoise se multiplient: un nouveau cours intitulé International Innovation Management rassemble à parts égales ingénieurs et économistes, qui finissent leur semestre en Californie. Les plateformes Health Engineering & Economics et Mecatronyx intègrent elles aussi plusieurs compétences. Le tout nouveau master HES-SO Innoblock regroupe l'ingénierie, l'économie et le design. «Il faut savoir être décalé tout en se maintenant dans le cadre», sourit celle qui a grandement contribué à donner à la HES ses lettres de noblesse aux côtés des EPF et des universités. Veillant à ce que la recherche et l'enseignement s'harmonisent, elle a également fait de la HEIG-VD une source vive de start-up. Son dernier projet: un espace de préincubation au Centre Saint-Roch, à Yverdon-les-Bains, pour aider les meilleurs projets à germer. Enfin, parce que l'ingénieur ne saurait être déconnecté de la culture, l'école coproduit des manifestations avec la Maison d'ailleurs, comme l'exposition *Portrait-Robot* en 2015. ■ **PHILIPPELEBÉ**

L'assureur qui se rêvait skipper **Philippe Hebeisen**

Directeur général de Vaudoise Assurances, 60 ans

Lors de ses études de droit à Lausanne, Philippe Hebeisen rêvait de devenir skipper. «Il n'y a pas un caillou de la Méditerranée que je ne connaisse pas», dit-il. Résultat, une licence en droit de l'Université de Lausanne passée plutôt tardivement, à 28 ans. Plusieurs participations au Bol d'Or, dont une victoire dans la catégorie des Surprise. Et, aujourd'hui encore, des bords tirés sur un Esse 990, une bête de régates racée naviguant sur le Léman.

Sa licence passée, en 1983, Philippe Hebeisen aurait aussi pu s'orienter vers le barreau ou la magistrature. «Je m'intéressais davantage aux activités commerciales.» Et il se retrouve aujourd'hui directeur général de Vaudoise Assurances, le plus important acteur de ce secteur de ce côté-ci de la Sarine. Une entreprise qu'il a rajeunie et dynamisée après son entrée en fonctions en 2009. Depuis lors, le bénéfice a progressé de 21% et l'action a bondi de 236%!

«Je ne suis pas un technicien de l'assurance. Mon rôle est de mettre les gens en mouvement», se défend-il. Son atout: réunir les spécialistes des différents horizons de cette activité hyperrégulée afin de conduire la société entre les écueils réglementaires dans une mer démontée par les rendements faibles et les taux d'intérêt négatifs. Un beau défi pour un navigateur. ■ **YVES GENIER**



FRED MERZ/LUNDI 13



De la beauté dans les cuisines
Jérôme Hofer

CEO de Ginox, 48 ans

Depuis que son entreprise a refait, en 2012, la cuisine de feu Benoît Violier, maints clients ont pris l'habitude d'y boire l'apéritif. Aux yeux de Jérôme Hofer, CEO de Ginox, à Chailly-Montreux, la cuisine professionnelle doit bénéficier d'un soin esthétique aussi raffiné que celle d'un particulier.

Il règne un esprit de famille dans cette entreprise de quelque 90 collaborateurs au sein de laquelle Jérôme Hofer incarne la cinquième génération. «Enfant, je rêvais de faire comme mon grand-père», se souvient-il. Lequel dirigeait la société Giovanna, dont Ginox n'était alors qu'un département. Après plusieurs apprentissages, il entre dans l'entreprise, à 25 ans, tout en bas de l'échelle. Après la mort de son oncle, directeur, il prend, en 2005, le gouvernail de ce qui aujourd'hui est devenu un groupe dont il est aussi administrateur mais non pas président. Une holding chapeaute trois sociétés: Giovanna SA (installations sanitaires et chauffage), Ginox (cuisines professionnelles) et le bureau d'études ATI Concept. En 2007, juste avant la crise financière, Jérôme Hofer a fondé une usine près de Dubaï, numéro un au Moyen-Orient dans les cuisines en inox pour l'hôtellerie.

En Suisse, la société se focalise sur la restauration collective, les hôpitaux et les grandes entreprises, comme Nestlé ou Rolex. «Contrairement à la plupart de nos concurrents, nous sommes à la fois des producteurs et des assembleurs.» Comme une vraie manufacture. ■ **PHILIPPE LEBÉ**



Entre Blatter et Platini
Gianni Infantino

Président de la FIFA, 46 ans

L'Italo-Valaisan est depuis le 26 février 2016 le nouvel homme fort du football mondial. Président de la FIFA, en lieu et place de son ex-«patron» à l'UEFA, Michel Platini, dont il était le lieutenant fidèle et dévoué. Présentée comme un plan B, sa candidature a déjoué tous les pronostics et s'est imposée presque facilement. A Nyon, le parcours de ce juriste originaire de Brigue était déjà brillant. Six ans seulement après son entrée dans l'organisation, au département juridique et commercial, il était nommé secrétaire général (en 2009). Une ascension fulgurante pour ce fils d'immigrés italiens.

Formé au CIES de Neuchâtel, Gianni Infantino y a développé, au début, des connaissances ainsi qu'un réseau de relations. Connue pour son crâne luisant tout autant que pour ses présentations polyglottes des tirages au sort de Ligue des champions, il a su se présenter durant une campagne éclair comme l'homme du renouveau du football mondial. A lui désormais de conduire la riche fédération sur la voie de l'éthique et de la bonne gouvernance. Coincé entre des Confédérations soucieuses de maintenir leurs prérogatives et une administration désireuse de ne plus revivre l'infamie des perquisitions policières, sa tâche est délicate et sa marge de manœuvre étroite. Homme du sérail, politicien habile comme Sepp Blatter, dirigeant pragmatique comme Michel Platini, Gianni Infantino est à la croisée des chemins. ■ **LAURENT FAVRE**



Football et bâtiment
Alain Joseph

Président du Lausanne-Sport, patron du groupe Dentan, 52 ans

Qu'il parle du Lausanne-Sport, le club de foot vaudois dont il a repris la présidence en 2013, ou du groupe Dentan, entreprise spécialisée dans l'étanchéité des bâtiments, qu'il dirige avec son frère Yves, c'est le même enthousiasme, la même volubilité. Posez-lui une question, une seule, et vous aurez toutes les réponses. Avec franchise, sincérité, même pour évoquer les doutes, les échecs et les moments difficiles de la vie. Mais il est un homme à succès.

Qui a élevé le Lausanne-Sport au premier rang de la Challenge League, et même en Ligue Europa en 2010, lorsqu'il était vice-président du club. Et qui, parallèlement, a multiplié par vingt le chiffre d'affaires de son groupe: de 5 millions de francs, lorsqu'il en a repris la direction avec son frère, en 1999, à 100 millions actuellement. L'alliance du foot et du bâtiment est parfois le fait de personnalités expansives. Pas chez lui. Enthousiaste, oui, mais tranquille, voire froid. Calculateur, aussi, parfois. Alain Joseph n'est ni un joueur très qualifié (bien qu'il ait mouillé le maillot) ni un gars du bâtiment (même s'il se lève tôt). A l'origine, il est un gérant de fortune formé à l'UBS après sa licence universitaire à HEC Lausanne. «Je suis un homme de projets», se défend-il. Mais aussi un grand sensible, prêt à marcher à l'intuition. Pour faire bref: un entrepreneur. ■ **YVES GENIER**

«Que signifie pour vous la notion de nouvelles frontières?»

En reliant les voyageurs de sa zone de chalandise à quelque 140 destinations dans une cinquantaine de pays, l'aéroport de Genève fait de chacune de ses salles d'embarquement la porte d'entrée de pays à plusieurs heures de vol de la Suisse et participe à la virtualisation des frontières physiques des pays. Mais ce ne sont pas là les seules frontières que l'aéroport abolit.

Le voyage se dématérialise grâce à l'informatisation de nombreux processus de réservation, d'enregistrement et d'achat qui repoussent d'autres frontières de l'aéroport: celles que la disruptivité numérique permettra d'explorer plus avant dans les années qui viennent.

Robert Deillon, Directeur général

www.gva.ch



«Que signifie pour vous la notion de nouvelles frontières?»

A l'heure du numérique, les frontières géographiques s'effacent au profit de sociétés plus informées et connectées. Le monde change très rapidement et cette transformation va en s'accéléralant. Dans les secteurs comme le nôtre, cette révolution représente une vraie source d'opportunités, car le consommateur détient tout le pouvoir. En ligne, il peut aisément se renseigner

sur un produit comme avoir accès à des informations sur la gouvernance d'une entreprise et ses engagements en matière de développement durable. Les entreprises qui seront les plus attentives à ce consommateur globalisé auront les meilleures chances de croissance et de prospérité.

Gary Coombe, Président P&G Europe



www.pg.com



Médecin philosophe Bertrand Kiefer

Rédacteur en chef de la «Revue médicale suisse», 60 ans

Atypique: c'est sans doute ce qui caractérise au mieux la carrière de Bertrand Kiefer. Après des études de médecine menées à Genève, ce fils de médecin se lance, deux années durant, dans la recherche. Il opte alors pour l'étude des maladies infectieuses. Un choix totalement à contre-courant de la vision dominante de l'époque. «On gravitait en pleine période du triomphalisme médical. Beaucoup de mes collègues prévoyaient la fin proche des infections grâce aux vaccins et antibiotiques. C'était deux ans avant que l'on découvre le sida...»

Passionné par la médecine et les questions éthiques qu'elle soulève, le cofondateur (avec Michael Balavoine) du magazine *Planète Santé*, opte ensuite pour une voie radicalement différente. Il rejoint l'Université de Fribourg pour y suivre des études de théologie, avant de présenter, à Rome, un doctorat sur la thématique de la bioéthique. «Je voulais originellement devenir moine, mais je n'ai pas eu le courage de rentrer au monastère.» Au début des années 1990, nouveau virage: de retour en Suisse, Bertrand Kiefer hésite entre le journalisme, qu'il pratique à mi-temps au *Journal de Genève* en tant que pigiste à la locale, et la médecine, qu'il exerce conjointement dans un service ambulatoire de psychiatrie des Hôpitaux universitaires de Genève. Il pourra finalement combiner ces deux activités en étant nommé, en 1993, rédacteur en chef de la *Revue médicale suisse*, puis directeur des Editions Médecine et Hygiène en 2000. ■ SYLVIE LOGEAN



Le cyberdéfenseur Ilia Kolochenko

Directeur et fondateur de High-Tech Bridge, 29 ans

Attaques informatiques, vol de données... Avec la numérisation galopante de la société et de l'économie, la cybersécurité est devenue un sujet au centre des préoccupations des entreprises. Le Genevois Ilia Kolochenko est là pour les accompagner et les protéger. S'il n'a pas encore 30 ans, le directeur et fondateur de High-Tech Bridge jouit déjà d'une très longue expertise dans la lutte contre la criminalité informatique.

Après des études à l'Université de Genève, il démarre sa carrière en infiltrant les systèmes informatiques d'entreprises pour tester leur sécurité. Puis il officie en tant qu'expert en cybersécurité pour le compte de divers instituts financiers et de multinationales. Fort de sa solide expérience dans l'audit sécuritaire, le jeune père de famille fonde, en 2007, High-Tech Bridge. A la tête de cette entreprise qui protège aujourd'hui des assurances, des cabinets d'avocats, des groupes horlogers de luxe comme des établissements bancaires, il inaugure une approche «efficace» et «efficiente». Efficace selon le rapport qualité-prix. D'après lui, «les nombreuses sociétés qui commercialisent des solutions de sécurité informatique n'innovent pas dans leurs produits. Au lieu de se livrer une concurrence technologique, elles optent pour la concurrence marketing.» Et efficiente «parce que les entreprises veulent payer le juste prix pour des solutions qui les protègent vraiment». ■ MEHDIATMANI

L'urgence punk La Gale

Rappeuse, 32 ans

En deux albums, La Gale s'est imposée comme l'une des voix essentielles du rap francophone. Qu'elle se produise en France ou en Suisse alémanique, elle impressionne par sa droiture et sa rage. Sur scène comme dans la vie, elle est franche, dit ce qu'elle pense et ne fait aucune concession. «Je cours plus vite que mon souffle le permet», scandait-elle en 2012 sur son premier album, *La Gale*. Un aveu qui tient de la profession de foi, tant on la sent habitée par sa musique et totalement investie dans ses différents projets, comme récemment une série de concerts au Théâtre 2.21, à Lausanne, qui l'a vue inviter sur scène 25 musiciens et rappeurs.

Née Karine Guignard d'un père vaudois et d'une mère libanaise, elle s'est toujours sentie, précise-t-elle, entre deux cultures. Le Liban, elle y retourne dès qu'elle peut et aime se frotter à la scène hip-hop de Beyrouth. De ses débuts dans des formations punk, avant la claque fondatrice que sera, en 1995, *Paris sous les bombes* de NTM, elle garde une urgence salutaire, que l'on retrouve sur son deuxième album, *Salem City Rockers*. Surprise, en 2012, c'est au Festival de Cannes qu'on la retrouvait, au côté du Genevois Nicolas Wadimoff, qui lui a offert l'un des rôles principaux de son thriller politique *Opération Libertad*. L'année précédente, elle avait fait ses débuts de comédienne dans un téléfilm, *De l'encre*, produit par Canal+. A-t-elle d'autres projets cinématographiques? Elle préfère, pour l'heure, ne pas en parler... ■ STÉPHANE GOBBO

DELPHINE SCHACHER PHOTOVA





PIERRE CHARBONNEAU

La pédiatre qui aime le terrain

Joanne Liu

Présidente de Médecins sans frontières, 50 ans

«Un médecin doit pratiquer la médecine. Beaucoup de praticiens devenus cadres médicaux perdent de vue la réalité des patients.» Tenue sobre et visage sérieux, la pédiatre québécoise Joanne Liu n'est pas le genre à pratiquer la langue de bois et encore moins à se dérober. C'est d'ailleurs par un acte courageux qu'elle a commencé son mandat de présidente de MSF en 2013. Son premier terrain, elle a choisi de le faire en Syrie: deux semaines dans un hôpital du côté de l'opposition. Peu de personnes connaissent sa fonction. «J'avais le niqab, l'abaya et tout un kit. Les journées ensoleillées étaient les pires, car les bombardements redoublaient. Nous passions toute la journée en salle d'opération.»

On l'aura compris, sa tâche ne consiste pas à couper quelques rubans. La quinquagénaire est sur tous les fronts. Une de ses tâches principales? «Mettre les gens autour d'une table pour qu'ils s'entendent.» Un challenge de taille, vu les diverses cultures qui prévalent dans les différentes sections de MSF, présent dans 69 pays et employant 35 000 personnes. Un de ses chevaux de bataille: faire avancer la recherche, le développement et les essais cliniques pour être prêts lors de pandémies. «C'est le gros legs de l'épisode Ebola, auquel nous avons dû faire face en 2014 sans vaccins ni diagnostics rapides.» Contrairement à ses prédécesseurs, la Canadienne se représentera pour un second mandat, en automne de cette année. ■ **SABINE PIROLT**



TONY KUENZ

Maraîcher-roi David Lizzola

Directeur et fondateur de Léguriviera, 37 ans

David Lizzola, directeur et fondateur de Léguriviera, jongle avec les fruits et les légumes. «Et ce n'est pas du Tricatel», dit-il en référence au film *L'aile ou la cuisse*. L'homme d'affaires, perfectionniste mais bon vivant, qui tutoie une bonne partie des chefs étoilés de la région lémanique, a construit un véritable empire maraîcher.

Ancien employé de commerce à la Coop à Renens, il a décidé de se mettre à son compte à 22 ans en proposant aux restaurateurs des produits de premier choix: «J'ai démarré avec un camion réfrigéré.» Après une première année difficile où il sillonnait les routes de nuit pour livrer ses produits importés, le Casino Barrière à Montreux lui fait confiance. Depuis, l'entrepreneur autodidacte enchaîne les succès. Il rachète Léguriviera à Villars-Sainte-Croix, puis Rumo Priemurs. Il ouvre une succursale à Carouge (GE) ainsi que deux épicerie fines, nommées Ratatouille, à Vevey et à Crans-Montana. Léguriviera livre désormais 800 établissements par jour dans toute la Suisse romande. Palaces, cliniques, hôpitaux, restaurateurs, écoles et entreprises de restauration collective lui sont fidèles.

Son entreprise florissante réalise un chiffre d'affaires de 38 millions de francs et emploie 160 collaborateurs. Son nouvel objectif? Renforcer son laboratoire qui propose du quatrième gamme, à savoir des produits frais déjà épluchés, évidés et émincés. ■ **GHISLAINE BLOCH**



UNICE

L'histoire à cœur Micheline Louis-Courvoisier

Vice-rectrice de l'Université de Genève, historienne, 58 ans

«Vous pensez vraiment que je suis influente?» Mais oui, Madame la vice-rectrice. Dans son bureau de l'Université de Genève, Micheline Louis-Courvoisier suscite ce genre de pensée: cette femme est exigeante, mais discrète; passionnée, mais secrète. Il y a de la poésie dans le bleu de ses yeux. On embrasse d'ailleurs sur René Char. Mais perce surtout, sous l'élégance, une force d'endurance qui est la vertu cardinale de l'historienne reconnue qu'elle est.

A 19 ans, elle ne se serait jamais imaginée dans ce fauteuil. Fille de bonne famille, elle achève une maturité classique au Collège Calvin. Elle se voit assistante de médecin et fait des études pour. Elle se gave d'expériences, comme elle dit, se marie, élève deux enfants. L'ambition intellectuelle la rattrape. Elle hésite entre Kant et Hérodote. Elle choisit l'histoire. Sujet de mémoire: la vie à l'hôpital à Genève au XVIII^e siècle. Désormais, elle mène tout de front. Elle boucle sa thèse. Professeur, elle introduit à la Faculté de médecine un programme de sciences humaines, une première. L'an passé, elle lance à Genève les Rencontres Histoire et Cité, festival qui attire des milliers de spectateurs.

«Au vu de l'actualité, la population demande des éclairages. L'université doit remplir ce rôle.» Au rectorat, elle s'occupe principalement des étudiants. «Je veux comprendre leurs difficultés, les aider à les résoudre.» C'est sa façon d'être influente. ■ **ALEXANDRE DEMIDOFF**



KREATIVE MEDIEN

Un médecin au cœur du big data Christian Lovis

Médecin-chef du Service des sciences de l'information médicale (HUG), 54 ans

«Quand je me projette dans l'intelligence artificielle, je ne me projette pas dans l'intelligence humaine. L'ordinateur ne remplacera jamais l'homme, notamment mon docteur en médecine, ce passeur de savoir qui est là pour moi.» A la fois médecin et informaticien, Christian Lovis est bien placé pour imaginer ce que deviendra l'information médicale dans les années à venir. Professeur ordinaire à la faculté de médecine de l'Université de Genève depuis juin 2013, il dirige une équipe d'une vingtaine de collaborateurs, des neuroscientifiques aux biologistes en passant par des médecins, infirmiers et informaticiens. Lesquels construisent des plateformes permettant d'unifier une foule de données relatives à la santé et à l'être humain. Une plongée dans l'univers du big data au service des Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), de Lausanne (CHUV) et de Berne (Hôpital de l'Île).

Passionné d'informatique depuis sa jeunesse, Christian Lovis a notamment profité du savoir et du soutien des professeurs Jean-Raoul Scherrer, pionnier de l'informatique médicale, et Francis Waldvogel, chantre de l'interdisciplinarité. Son âme de chercheur le conduit à explorer comment l'humain interagit avec l'océan des données. «En regardant dans le passé d'une pathologie impliquant des millions de personnes, nous pouvons voir tous les futurs possibles d'une thérapie adaptée à chaque malade.» ■ **PHILIPPE LE BÉ**



BNS / DESSIN D'ERB

Madame BNS Andreea Maechler

Membre du directoire de la Banque nationale suisse, 46 ans

C'est la première femme à avoir intégré le directoire de la Banque nationale suisse. Cela lui tient à cœur, certes. Mais «je me perçois plus comme une économiste que comme une femme», tient-elle à préciser. Née en 1969 à Genève, cette ancienne du Fonds monétaire international en est persuadée: «Dans le contexte économique actuellement difficile, ce qui compte avant tout, ce sont les compétences et le professionnalisme des membres de la BNS.» Nommée en décembre 2014, entrée en fonction début juillet dernier, la Genevoise est revenue directement de Washington pour remplacer Jean-Pierre Danthine et prendre la responsabilité du troisième département, celui qui était chargé de la gestion du taux plancher entre l'euro et le franc. Elle

n'aura pas eu le temps de s'en charger mais reste concernée au premier plan par les fluctuations de la monnaie.

Andreea Maechler est entrée au FMI en 2001, occupant plusieurs fonctions, dont la dernière, celle de cheffe adjointe de la division Global Markets Analysis, division notamment chargée d'établir les rapports de stabilité financière mondiale. Ancienne nageuse d'élite, désormais installée à Zurich, cette mère de deux enfants a aussi siégé au Comité européen du risque systémique. Ancienne étudiante de l'IHEID à Genève et de l'Institut de hautes études en administration publique de Lausanne, elle a aussi étudié à Toronto puis obtenu son doctorat à l'Université de Californie à Santa Cruz. ■ **MATHILDE FARINE**



KEYSTONE

La rassembleuse Monika Maire-Hefti

Conseillère d'Etat neuchâteloise, 52 ans

Les «affaires» qui ont défrayé la chronique neuchâteloise, c'est du passé! Monika Maire-Hefti, actuelle présidente du Conseil d'Etat et de la Conférence intercantonale de l'instruction publique (CIIP), incarne à merveille le nouvel esprit de ce collègue qui se veut aussi uni que les cinq doigts de la main: «Nous avons réussi à rétablir un climat de confiance, autant avec la population qu'avec le monde politique et économique.»

Les tensions historiques entre le Haut et le Bas s'apaisent: le peuple vient d'approuver largement Mobilité 2030, un projet routier et ferroviaire générant des investissements pour 2,3 milliards de francs. Le Conseil d'Etat veut aussi construire un hôtel judiciaire à La Chaux-de-Fonds, signe que tout ne part pas sur le Littoral en cas de restructurations.

Pour ce qui est de ses dossiers, la socialiste Monika Maire-Hefti pilote plusieurs réformes: celles de la gouvernance de l'université – lui offrant plus d'autonomie –, du dernier cycle de l'école obligatoire et du fonds pour la formation professionnelle. «En nous appuyant sur un partenariat fort avec l'industrie, nous aimerions créer 200 places d'apprentissage (sur un total de 4000 environ) d'ici à l'horizon 2020. Mais l'ultime fierté de cette Alémanique tombée amoureuse du canton, c'est le rôle de précurseur que joue Neuchâtel dans la création de classes bilingues: 650 élèves participent au projet PRIMA et les parents en redemandent! ■ MICHEL GUILLAUME



PASCAL FRAUTSCHITREINE GENEVE

Déterminé Vincent Maitre

Député au Grand Conseil genevois, 35 ans

Il est parti très fort, Vincent Maitre. Trente-cinq ans cette année, et déjà presque dix sur les bancs de la politique genevoise, du délibératif de la Ville au Parlement cantonal. Sous les couleurs du PDC, bien sûr, héritage d'un père parti trop vite, Jean-Philippe Maitre, absence exigeante mais figure émancipatrice. Des prétoires au perchoir, de commissions en séances de groupe, chef de clan avant l'heure, Vincent a foncé bille en tête pour se faire un prénom. Tout gérer, tout mener de front, tenir le cap, tout était possible. Jusqu'au jour où cela ne le fut plus. Un burn-out à 32 ans, de ceux qui n'arrivent qu'aux autres. C'était en 2013.

Il n'aime pas en parler. Mais l'évidence pointe derrière son sourire de surfeur: tomber, c'est trouver son équilibre. Trois ans plus tard, il sait ce qu'il veut, et surtout ce qu'il ne veut plus. Exit Superman, superfilms et le superflu, place à ses priorités. L'étude et la robe d'avocat d'abord. Au service d'Uber, par exemple, comme un symbole de l'innovation qu'il veut au service de l'économie du pays. La politique ensuite, décidément chevillée au corps. Apaisé mais déterminé, notamment à l'encontre des populistes qu'il abhorre, le Genevois partira vraisemblablement en 2019 à la reconquête d'un deuxième siège PDC sous la Coupole fédérale. Le monde enfin, qui nourrit tellement quand on l'arpente. Cette planète infinie qu'il explore sans relâche. Pour voyager, comme en toutes choses, on a le temps qu'on prend. Faites-lui confiance, il le prendra. ■

ALEXIS FAVRE



KEYSTONE

Un saut vertigineux Géraldine Marchand-Balet

Présidente de Grimisuat,
conseillère nationale (PDC/VS), 45 ans

De Grimisuat, petite commune valaisanne de 3500 habitants qu'elle préside, à la Berne fédérale, le saut est vertigineux. «J'ai changé de ligue. Au Palais, j'ai été impressionnée par la qualité des services du Parlement, aussi disponibles que rapides», dit la nouvelle conseillère nationale valaisane du PDC.

GMB, comme on la surnomme, a abandonné son poste de cheffe de projet à la HES-SO du Valais pour se consacrer aux affaires fédérales. Elle se réjouit de siéger au sein de la Commission de l'éducation (CSEC), tout en étant suppléante à la Commission de la santé (CSSS). Mais elle veillera surtout à défendre les intérêts du canton, notamment par un soutien à la grande énergie hydraulique. Pour ce qui est de sa commune, les deux dossiers qui fâchent le Valais ne l'inquiètent pas outre mesure. La loi sur l'aménagement du territoire (LAT) ne devrait pas empêcher l'essor démographique de Grimisuat, qui pourrait compter 4500 habitants à l'horizon 2030. Quant à l'initiative Weber sur les résidences secondaires, elle ne touche pas la commune, qui a interdit celles-ci dans les années 80.

Géraldine Marchand-Balet a décidé de se donner un peu de temps pour prendre ses marques. Sollicitée pour appartenir à quelques conseils d'administration, elle souhaite «pour l'instant» donner la priorité à ses mandats politiques. ■ MICHEL GUILLAUME ■ ■ ■

«Que signifie pour vous la notion de nouvelles frontières?»

Les seules frontières que l'Université peut concevoir sont celles du savoir. L'essence même de l'action de l'Université de Lausanne, depuis sa création au XVI^{ème} siècle, consiste à les défier et à les repousser toujours plus loin. Toute autre frontière, politique, géographique, sociale ou idéologique, n'est que limitation à l'exploration scientifique. Mais la science n'a

pas de frontières! C'est dans cet esprit que les enseignants, chercheurs et étudiants de l'UNIL veulent créer du savoir, le transmettre et le partager, et contribuer ainsi au rayonnement international de la Suisse romande.

Professeur Dominique Arlettaz, recteur

www.unil.ch

Unil

UNIL | Université de Lausanne

«Que signifie pour vous la notion de nouvelles frontières?»

Nous sommes entrés de plain-pied dans un nouveau paradigme aux frontières encore floues poussé par la déferlante de l'économie virtuelle. Sous cette impulsion, les modèles économiques, sociaux et environnementaux que nous connaissons aujourd'hui vont profondément changer. Aussi, dans ce monde globalisé plus transparent où tout va plus vite, devons-nous retrouver

nos marques. Dans ce contexte, les entreprises devront mieux tenir compte des limites de notre planète, afin d'inscrire positivement et de manière durable leurs contributions pour une société plus inclusive.

Olivier Quillet, Head of Corporate Marketing
and Communication

www.nestle.ch

Nestlé



FABIOMASSIMO ACETO

La recherche pour tous Kamila Markram

Chercheuse en neurosciences, cofondatrice et CEO de Frontiers, 40 ans

Non, un enfant autiste ne souffre pas d'un retard mental, les connexions entre les neurones de son cerveau ne sont pas trop faibles. Celui-ci est au contraire bien plus performant que le cerveau d'un enfant «normal», ses circuits sont hyperconnectés. C'est l'une des découvertes les plus fondamentales de Kamila Markram, neuroscientifique à l'EPFL. Elle collabore avec son conjoint Henry, professeur de neurosciences et à l'origine du projet d'un cerveau synthétique (Blue

Brain Project devenu Human Brain Project). Diagnostiqué autiste, l'un des enfants de celui-ci a été le miroir vivant de cette recherche: «Henry est plutôt tourné vers la biophysique et moi vers l'aspect comportemental et cognitif des neurosciences. Nous nous complétons à merveille.»

Depuis 2007, elle dirige par ailleurs Frontiers. Cette maison d'édition de journaux scientifiques en libre accès, hissée au cinquième rang mondial, couvre une quarantaine de disciplines,

des neurosciences à l'ingénierie en passant par les sciences sociales et la psychiatrie. Quelque 65 000 scientifiques y collaborent. «Avec 9 millions de chercheurs dans le monde en 2020, le système traditionnel de publications scientifiques lourd et dispendieux ne peut plus fonctionner», constate-t-elle. Sa société emploie 140 employés à Lausanne, dont la majorité sont des programmeurs, et dispose de bureaux notamment à Londres, à San Francisco et à Madrid. ■ PHILIPPELEBÉ



VERONIQUE BOTTERON

L'art du rayonnement Laurence Mattet

Directrice du Musée Barbier-Mueller, 58 ans

Rien ne la prédestinait à diriger la plus grande collection d'art non occidental en mains privées. Née au Portugal, Laurence Mattet a commencé sa carrière comme cadre administratif dans une entreprise industrielle haut-savoyarde. Lorsqu'un poste administratif s'ouvre au Musée Barbier-Mueller, à Genève, elle postule sans trop y croire. Jean Paul Barbier-Mueller, le fondateur du musée, qui a constitué une collection de 6500 pièces d'art de l'Antiquité tribale et classique provenant de civilisations du monde entier, lui fait confiance. Elle avait alors 29 ans et n'avait aucune formation en histoire de l'art ou en anthropologie.

Passionnée, elle consacre tous ses instants à cet art afin de connaître chaque œuvre et son histoire. Elle est nommée directrice du musée en 1991. Celui-ci prend alors son essor. Une centaine d'expositions sont organisées dans le monde entier et plusieurs ouvrages de référence sont publiés. «Ce printemps, 50 pièces partiront au Centre de la Vieille Charité, à Marseille, pour présenter des œuvres des Baga, une population vivant en Guinée», dit-elle. Chevalier des Arts et des Lettres, officier de la Légion d'honneur et officier dans l'ordre d'Isabelle la Catholique, la directrice accumule les distinctions avec modestie: «Je n'ai pas mérité cet excès d'honneur. Ma contribution est microscopique. J'ai tout fait avec Jean Paul Barbier-Mueller et mon équipe.» ■ GHISLAINE BLOCH



DR

Nuancier numérique David Maurer

Fondateur de Colorix, 38 ans

Le fondateur de Colorix a lancé sa start-up en 2003. «J'étais seul, et cela n'inspirait pas confiance.» Aujourd'hui, son colorimètre connecté rencontre un succès mondial. Les peintres ont été les premiers à adopter cet appareil capable de remplacer leur nuancier lorsqu'il s'agit de repeindre une façade à la bonne teinte. Pour répondre à la demande des clients, David Maurer a développé une application permettant de générer instantanément les couleurs du nuancier RAL sur une photo prise par un smartphone. Celle-ci a enregistré 250 000 téléchargements depuis son lancement. Plusieurs fabricants de peinture, dont 3M, RAL ou Nippon Paint, ont mandaté l'ingénieur en microtechnique pour qu'il leur développe une application maison.

Parallèlement, le jeune entrepreneur neuchâtelois s'est lancé dans le contrôle qualité grâce à un nouvel appareil, véritable microscope portable. «Les demandes explosent aussi bien dans l'industrie plastique, l'horlogerie ou la cosmétique», dit celui qui compte s'attaquer à l'authentification. Colorix a déjà reçu des commandes de groupes horlogers. «Nous pourrions également imaginer qu'un emballage de médicaments soit imprimé avec quelques points de couleur invisibles à l'œil nu mais repérables avec notre appareil. Il serait ainsi aisé de déceler d'éventuelles contrefaçons», explique David Maurer, qui reste discret sur la marche des affaires. ■ GHISLAINE BLOCH



LEA KLOOS

La science et les arts Luc Meier

Chef de projets à l'EPFL, 35 ans

Luc Meier est l'ordonnateur d'un espace expérimental façonné par l'architecte japonais Kengo Kuma et inauguré début novembre prochain au cœur de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL). Trois pavillons sous un seul toit de 250 mètres de long vont sceller une alliance entre la science, la technologie et les arts. Le projet EPFL Artlab est au président sortant Patrick Aebischer ce que Beaubourg ou la pyramide du Louvre sont respectivement à Georges Pompidou et à François Mitterrand: la marque tangible de ce qui reste quand on a tout oublié, la culture! Le premier pavillon expose le projet Venice Time Machine, qui offre un modèle numérique de la capitale de la Vénétie fondé sur mille ans d'archives, en lui associant le Human Brain Project. Le deuxième valorise les archives numérisées par l'EPFL du Montreux Jazz Festival. Le troisième place l'école sur le terrain des technologies muséographiques avec des expositions temporaires expérimentales.

Stagiaire en 2003 au tout nouveau Swissnex de San Francisco puis collaborateur de Présence Suisse (pour l'Exposition universelle de 2005) et Pro Helvetia au Japon, Luc Meier retourne en Californie en 2008 pour mettre en place un programme croisant arts et technologies tout en regroupant les forces de Swissnex San Francisco et de Pro Helvetia. Responsable des contenus pour le bureau Artlab à l'EPFL depuis 2013, il affirme «le droit du projet à l'expérimentation». Ce dont il faut se convaincre pour réussir, comme dans la recherche fondamentale. ■ PHILIPPELEBÉ



FLORIAN CELLA 24 HEURES

**Le cinéphile
devenu cinéaste
Frédéric Mermoud**

Réalisateur, 46 ans

Dans sa vie, il y a des étapes que Frédéric Mermoud qualifie de moments importants. Le premier, c'est sa découverte en salle, alors qu'il n'a que 9 ans, de *Prova d'orchestra*, du maestro Fellini. Il grandit à Sion, où son parrain exploite le cinéma Lux, et y découvre pêle-mêle des séries B américaines et des classiques européens, passe de *Mad Max* à *L'année des méduses*.

En marge d'une cinéphilie naissante qu'il qualifie d'hétéroclite, il intègre le Théâtre du Collège, autre moment important, comme lorsqu'il travaillera pour le Festival de Locarno durant ses études à l'ECAL ou quand, en 2009, il fondera, avec ses amis Ursula Meier, Lionel Baier et Jean-Stéphane Bron, la société Bande à part Films. C'est après des études de lettres à Genève qu'il décide de se lancer dans la réalisation. Remarqué dès ses premiers courts métrages, il connaît un joli succès en 2003 avec *L'escalier*, sélectionné dans une soixantaine de festivals et lauréat d'une vingtaine de prix, dont un Quartz du cinéma suisse. En 2009, son premier long métrage, le polar psychologique *Complices*, avec Emmanuelle Devos et Gilbert Melki, reçoit un excellent accueil, tant en Suisse qu'en France, et attire l'attention de Canal+, qui lui confie la réalisation de quatre épisodes de la série *Les revenants*. Autre moment important, la sortie prochaine de *Moka*, adaptation d'un roman de Tatiana de Rosnay, avec Nathalie Baye et de nouveau Emmanuelle Devos. ■ STÉPHANE GOBBO



DR

**Touche verte
Béatrice
Métraux**

Conseillère d'Etat (Verts/VD),
60 ans

Lors de son entrée au Conseil d'Etat vaudois en 2011, la ministre verte Béatrice Métraux faisait basculer la majorité de gauche et de femmes au gouvernement. Depuis, la cheffe du Département des institutions et de la sécurité a entamé nombre de réformes. Afin de mettre un terme à la grave pénurie qui sévit dans le canton, elle fait passer en mai 2016 une loi pour la paix du logement. Un compromis au sein du clivage droite-gauche, où l'une des parties défend la liberté d'entreprendre et l'autre tente de démontrer que la flambée des loyers illustre un profond malaise au sein de la société. Son vœu: loger la classe moyenne, préserver le parc locatif et promouvoir de nouvelles constructions.

Cette année, la ministre verte s'est fait applaudir pour le reflux spectaculaire du crime dans le canton de Vaud. En affichant une diminution de 19% des infractions au Code pénal et des cambriolages en baisse d'un tiers, les Vaudois se situent parmi les bons élèves suisses et en première place romande.

Très attachée au canton de Vaud où, arrivant de France, elle déposait ses valises en 1981, c'est d'abord à un niveau local, en tant que municipale puis syndique de Bottens, que Béatrice Métraux s'est engagée. Pour gravir progressivement les échelons, de députée à sa place actuelle de conseillère d'Etat. ■ AÏNA SKJELLAUG

**La flash attitude
Pascal Meyer**

Fondateur du site QoQa, 35 ans

S'il était une expression, ce serait «au taquet». S'il était un animal, une loutre. Et déjà 350 000 personnes reconnaissent qu'il s'agit de Pascal Meyer, le fondateur du site QoQa, qui propose quotidiennement des ventes «flash» à prix préférentiels sur l'internet: du vin, des objets technologiques, des nuitées dans des hôtels de luxe ou des ustensiles de cuisine... Le Jurassien, qui a vendu en décembre dernier, pour les 10 ans du site, des voitures Tesla à moitié prix, roule en MINI Cooper. Et au poignet, pas l'ombre d'une Rolex, même bradée. Cela ne collerait pas à la «djeun's» attitude de Pascal Meyer qui tient à conserver l'esprit start-up dans son entreprise de 51 salariés.

Derrière ses airs rigolards et son côté bon vivant, l'entrepreneur mène sa barque avec poigne. Et, grâce à son flair, l'entreprise vaudoise continue de surfer sur la vague du succès. Elle a enregistré l'année passée un chiffre d'affaires record, en progression de 20%, à 48 millions de francs. L'effervescence du mois de décembre n'a pas entaché l'énergie contagieuse de ce diplômé en conception multimédia. Cet autodidacte a des projets plein la tête et prévoit, par exemple, d'offrir une deuxième vie aux objets achetés sur QoQa en les revendant sur le site, après usage; se lancer dans l'immobilier; développer une «mini-Silicon Valley» à Bussigny, à savoir un lieu pour héberger des start-up, offrant des espaces de *coworking* mais aussi une crèche, une salle de sport, ouverte 24 heures sur 24, et des cabinets médicaux. ■ GHISLAINE BLOCH

FRANÇOIS WAVRE LUNDI 13





FRANÇOIS WAWRE LUNDIS

Cheffe d'orchestre de Cointrin Corine Moinat

Présidente du conseil d'administration
de Genève Aéroport, 58 ans

Corine Moinat préside depuis 2015 le conseil d'administration de Genève Aéroport, mandat qu'elle a décroché au terme de trente-six ans de carrière chez Migros. C'est la première personne extérieure au Conseil d'Etat genevois à occuper ce poste à Cointrin. L'infrastructure est considérée comme étant le poumon économique de la région: 7,2 milliards de francs de retombées estimées en 2011, pour 44 000 emplois induits. La plateforme est par ailleurs

appelée à passer de 15 millions de passagers actuellement à 25 millions d'ici à 2030.

La nomination historique de Corine Moinat répond au besoin de «séparer les échelons opérationnel, stratégique et de surveillance», à l'orée de tous les importants chantiers attendus sur le tarmac genevois, précise celle dont les nouvelles fonctions aéroportuaires ne sont pas comme «tombées du ciel». La nouvelle cheffe d'orchestre de Coin-

trin a en effet dirigé la galerie marchande de Balaxert. Elle s'y est notamment distinguée en tant que cheville ouvrière des travaux d'agrandissement au-dessus de la route de Meyrin.

«Genève Aéroport est d'une certaine façon un grand centre commercial», glisse celle qui a découvert la vie de chantier sur le tas. Et qui dorénavant veille à celui de l'élargissement de l'aile est à Cointrin, devisé à 470 millions de francs. ■ **DEJAN NIKOLIC**



Notre M. Transports Pierre-André Meyrat

Directeur suppléant de l'Office fédéral
des transports, 55 ans

Les Romands doivent beaucoup à son pouvoir de conviction: la réfection de la gare de Lausanne ainsi que le financement et l'aménagement de l'infrastructure ferroviaire (FAIF), par exemple. Ce directeur suppléant de l'Office fédéral des transports (OFT) y débarque en 2005 et provoque une prise de conscience, car il démontre, statistiques à l'appui, qu'en matière de transports il est urgent de répondre à la forte croissance démographique et économique de l'arc lémanique.

Enfant de Tramelan, fils d'horloger syndiqué, Pierre-André Meyrat entre dans la fonction publique après son brevet d'avocat. Sous les ordres d'un grand commis de l'Etat, Peter Siegenthaler, chef des Finances fédérales, il affûte sa capacité d'analyse et apprend la rigueur. Quinze années captivantes qui le voient impliqué dans le sauvetage de Swissair ou la réforme des CFF, sans toutefois perdre son franc-parler et son humour aiguisé. Spécialiste du financement des transports, on l'appelle à l'OFT. Aujourd'hui, il accompagne le projet de cargo souterrain à la Confédération. Qui l'eût cru? Pas le jeune homme qu'il fut, épris d'écriture et de littérature. Bouleversé par une phrase de Diderot dans le *Neveu de Rameau*, «Seul le génie est utile», il laisse tomber ses études de lettres pour le droit. A ses collaborateurs, il n'assène pas des théories de gestion, il cite Nicolas Boileau et son art poétique du XVII^e siècle: «Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.» ■

CATHERINE BELLINI



Profiler Genève Michael Møller

Directeur de l'ONU à Genève,
64 ans

A la tête de l'ONU, à Genève, depuis 2013, le Danois Michael Møller a redynamisé le siège européen des Nations Unies. Le directeur a été servi par la situation internationale. Les diplomates ont retrouvé le chemin de Genève pour tenter de résoudre les crises les plus chaudes, comme la guerre en Syrie. Michael Møller a été confirmé à son poste l'été dernier par le secrétaire général de l'ONU, Ban Ki-moon, après presque deux ans d'intérim. Une bonne nouvelle pour la Suisse.

Même si Copenhague est l'une des rivales de Genève, il ne cesse de vanter les mérites de la ville et de sa concentration inégalée d'organisations internationales et d'organisations non gouvernementales. Le directeur a lancé une campagne de sensibilisation mondiale pour mieux profiler Genève. Selon lui, des décisions y sont prises chaque jour, qui influencent la vie des citoyens du monde entier. Il n'hésite pas à comparer le dynamisme genevois avec les paralysies de l'ONU à New York et les blocages politiques du Conseil de sécurité. Un franc-parler qui ne l'a pas empêché d'être choisi par Ban Ki-moon. Le Danois sera aussi chargé de mener à bien la rénovation du Palais des Nations, un chantier devisé à plus de 800 millions de francs et crucial pour l'avenir de la Genève internationale. Michael Møller a commencé sa carrière au Haut Commissariat pour les réfugiés (HCR), travaillant aussi bien au siège genevois qu'en Iran, en Haïti ou au Mexique. ■ **SIMON PETITE**



Japonais globalisé Masakazu Nakamura

Président et CEO de Sunstar Suisse,
65 ans

Si vous avez quelque doute sur l'avenir de la Suisse dans le concert économique des nations, rien ne vaut un entretien avec Masakazu Nakamura, autour d'une tasse de thé japonais. Il vous expliquera que si Sunstar a installé son siège à Ecublens en 2002 puis à Etoy en 2009, dans le canton de Vaud, c'est à cause de «la très grande compétitivité de l'économie de la Suisse», de la renommée internationale de ses marques, notamment dans l'horlogerie, ainsi que de la présence de ses grandes écoles, l'ETH et l'EPFL.

Produisant en 1932 au Japon de la colle pour roues de vélo puis le premier dentifrice en tube en Asie en 1946, l'entreprise d'origine japonaise a largement ouvert le spectre de ses activités. C'est depuis son centre de Singapour qu'elle pilote aujourd'hui la production mondiale des biens industriels pour l'automobile et les deux-roues (moteurs pour e-bikes, freins à disque, etc.). Et c'est depuis Etoy qu'elle gère la commercialisation des biens de consommation dans les secteurs de l'hygiène dentaire, de la santé et de l'industrie cosmétique.

Chimiste de formation, Masakazu Nakamura a rejoint Sunstar en 1975. Après vingt ans passés aux Etats-Unis, il s'est installé dans le canton de Vaud il y a dix ans. A Etoy, plus de 80 collaborateurs représentent une vingtaine de nationalités: «De japonaise, Sunstar est devenue une entreprise globale. Et c'est précisément en Suisse que se reflète le mieux la diversité des cultures, des langues et des talents.» ■ **PHILIPPELEBÉ**



PHOTO DARRIN VANSLOW / DESSIN DERIB

La femme qui va toujours de l'avant Awilo Ochieng Pernet

Présidente du Codex Alimentarius, 50 ans

Jupe tailleur noire, bijoux en or et cheveux coupés court, la Fribourgeoise arrive pile à l'heure au rendez-vous qu'elle a fixé, dans un coquet restaurant de la banlieue de Berne. Elle est classe, a le sourire chaleureux et le teint lumineux. «Etre là où je suis, c'est une chance unique. Je suis reconnaissante.» C'est en 2014 qu'elle a été nommée présidente du Codex Alimentarius, un programme international - né à l'instigation de deux organismes de l'ONU - qui élabore des normes alimentaires mondiales. Pas moins de 187 pays ainsi que l'Union européenne en font partie. Cela fait du monde à mettre d'accord sur des normes qui ne sont pas contraignantes. «Tout est dans le dialogue», résume la quinquagénaire, qui parcourt

la planète pour rencontrer les membres des différentes régions et présider les réunions.

Née en Ouganda, cette mère de trois enfants, passionnée de course à pied, est arrivée en Suisse pour faire des études de droit à l'Université de Fribourg. Elle a enchaîné avec un diplôme universitaire en nutrition humaine et un master en sciences des affaires réglementaires dans le domaine des denrées alimentaires, tout en étant fonctionnaire. Aujourd'hui, elle qui parle déjà plus de quatre langues, dont l'anglais, le français, l'allemand et l'espagnol, apprend encore le russe et l'arabe. On l'aura compris, le travail ne lui fait pas peur. «C'est une clé. On se crée tous les jours.» ■ SABINE PIROLT



KEYSTONE

Géant de l'inspection Frankie Ng

Directeur général de SGS, 49 ans

Directeur général de SGS depuis avril 2015, Frankie Ng est devenu le numéro un d'un numéro un mondial. Celui de l'inspection, de la vérification, de l'analyse et de la certification, basé à Genève. Né à Hong Kong, le nouvel homme fort de la multinationale du bout du lac est arrivé en Suisse à l'âge de 8 ans. Il y a fait toutes ses études, de l'école primaire à son diplôme en électronique à l'Ecole d'ingénieurs. Mais Frankie Ng est actif au sein de SGS, qu'il a rejoint en 1994 en qualité de stagiaire, depuis plus de vingt ans.

Homme du sérail, le Sino-Suisse y a occupé divers postes à responsabilités, notamment en Asie et en Amérique du Nord. Il incarne aujourd'hui une nouvelle dynamique opérationnelle du groupe genevois. Son prédécesseur, le Britannique Chris Kirk, justifiait il y a plus d'un an son souhait de se retirer des affaires, afin de ne pas «s'incruster», mais aussi ne pas «fermer l'horizon aux nombreux - autres - talents» que compte son institution.

L'une des missions de Frankie Ng, depuis qu'il a repris les rênes de SGS: «Réduire le nombre de divisions d'affaires de l'entreprise et remanier intégralement ses équipes dirigeantes», résume-t-il. Ce qui revient à repenser intégralement le modèle du groupe et à recentrer stratégiquement ce dernier, à travers notamment l'automatisation et l'innovation technologique, comme l'usage de drones pour les tâches d'inspection de sites industriels. ■ DEJAN NIKOLIC



BEATRICE DEVENES LUNAX

Celui qu'on n'attendait pas Guy Parmelin

Conseiller fédéral (UDC/VD), 56 ans

Par un concours de circonstances où l'exigence d'un candidat latin lancée par le duo Christophe Darbellay-Christian Levrat se mêla à la volonté du Parlement d'éviter le Zougois Thomas Aeschi, le successeur vaudois de Jean-Pascal Delamuraz au Conseil fédéral s'appelle Guy Parmelin. Difficile à avaler pour ceux qui rêvaient de voir ce canton dynamique représenté par une personnalité fortement charismatique. Il n'empêche. Le vigneron de Bursins surprend son monde.

Déterminé, mariant l'audace au bon sens, il ose faire le ménage dans un Département de la défense qui fut pourtant conduit par son collègue de parti Ueli Maurer. Ce dernier a d'ailleurs fait savoir qu'il comprenait mal la décision de Guy Parmelin de suspendre le projet de défense sol-air. Deux mois à peine après sa prise de fonction, le Vaudois a relancé la discussion sur l'achat d'un nouvel avion de combat. Tirant les leçons du fiasco du Gripen, il la veut large. Quant à son entourage, le Vaudois a mis le

chef de l'armée à la retraite anticipée. Le suspense règne sur son successeur. D'autant plus que le nouveau conseiller fédéral mise beaucoup sur des personnalités romandes. En effet, il a placé la très expérimentée Nathalie Falcone au poste de secrétaire générale. Dominique Andrey devient conseiller militaire et Edouard Chollet collaborateur personnel. Mais le grand défi qui l'attend reste la réforme de l'armée, qui le verra affronter les forces les plus conservatrices de son parti. ■ CATHERINE BELLINI



Valeur ajoutée 4.0 Michel Perrin

Directeur d'UDITIS, 54 ans

Un informaticien «adepte de l'holisme, qui préfère l'être humain au cartésianisme binaire». Michel Perrin, directeur de la société UDITIS, à Pesex (NE), est l'antithèse du patron de PME le nez dans le guidon, les chiffres et ses clients. Il a pourtant une trajectoire professionnelle classique: technicien en micro-informatique, il fait carrière au CSEM, le réputé Centre suisse d'électronique et de microtechnique à Neuchâtel, dont il sera le directeur informatique. En 2000, il crée la spin-off UDITIS et s'occupe de l'informatique externalisée du CSEM. Il doit aussi «aller se frotter au business et aux entreprises», dit-il, pour élargir sa clientèle. Seize ans après, UDITIS compte 50 collaborateurs et le CSEM ne représente plus que 30% de son chiffre d'affaires. La société travaille partout en Suisse romande, «avec l'intention de passer à l'industrie 4.0 et de vendre l'informatique comme une source de valeur ajoutée».

Le volubile Michel Perrin a une foule d'autres passions: le tennis, le golf, la photographie, le cinéma, l'organisation d'événements, les voyages. Et l'envie de «donner du sens à tout cela». Il ambitionne d'aménager un silo à sucre de l'ancienne fabrique Suchard à Neuchâtel en lieu de cocreativité, «un open brain pour imaginer les bonnes innovations pour l'homme et la planète». N'est-il pas un patron bienveillant: il offre chaque année une grande sortie à ses employés et leur permet de travailler un jour par semaine à leur domicile. ■ **SERGE JUBIN**



Les inspireurs Yves Pigneur et Alexander Osterwalder

Professeur à l'Université de Lausanne, 62 ans, Fondateur de Strategyzer, 42 ans

Ces deux-là font vraiment la paire. Vingt ans les séparent, mais ce qui les rassemble, c'est une complicité intense, celle de l'inspireur et du créateur. Yves Pigneur est un produit de l'académie. Professeur de systèmes d'information à l'Université de Lausanne depuis 1984, il a eu un jour de 1999 une idée lumineuse, et a chargé son élève, Alexander Osterwalder, de la développer. C'est ce que ce dernier a fait à l'occasion de sa thèse, défendue en 2004. Le résultat est un modèle de gestion d'entreprise qui cartonne dans le monde entier, le Canvas. Mais aussi deux livres qui l'expliquent et une start-up, Strategyzer, fondée en 2010, qui la met en place sur toute la planète.

Tous deux se sont rencontrés à la HEC, mais ils ne sont pas du cru. Yves Pigneur, né à Namur, a fait ses classes à Bruxelles avant de s'expatrier en Suisse. Il y est devenu l'un des piliers de sa faculté. Alexander Osterwalder a suivi un parcours plus étonnant encore. Né à Saint-Gall, il a préféré accomplir ses études à Dorigny plutôt que dans son canton, par goût de la découverte et esprit d'aventure. La question linguistique ne lui a pas facilité la vie, mais il l'a, depuis lors, largement surmontée.

Aujourd'hui, tous deux recueillent les fruits de leur labeur. Voyages à l'étranger à longueur d'année, conférences, mandats dans des entreprises prestigieuses. Yves Pigneur, fidèle à sa vocation académique, ne s'implique pas dans l'entreprise Strategyzer, laissant à son ancien élève le soin de la faire fructifier. ■ **YVES GENIER**



Chasseur de planètes Didier Queloz

Professeur d'astronomie aux universités de Cambridge (GB) et de Genève, 50 ans

«La science fondamentale a un rôle crucial dans la société. Elle doit inspirer, participer au processus de construction culturelle, qui est l'un des piliers de notre civilisation. Se poser des questions sur nos origines fait de nous des hommes!» Demandez-lui de décrire l'importance, pour lui, scientifique, d'avoir été choisi pour ce Forum des 100, et Didier Queloz vous embarque dans son univers de planètes, de géantes gazeuses et de vie extraterrestre.

Alors doctorant à l'Université de Genève, l'astronome est entré dans l'histoire en 1995 pour avoir, avec son professeur Michel Mayor, découvert 51 Pegasi b, la première planète orbitant autour d'une étoile autre que le Soleil. En vingt ans, plus de 2000 de ces exoplanètes ont été mises au jour, en grande partie par l'équipe genevoise. Didier Queloz en fait encore partie, prenant part au développement de CHEOPS, le premier satellite entièrement suisse qui, dès 2017, s'envolera pour étudier ces astres. Depuis 2013, il enseigne aussi à la prestigieuse Université britannique de Cambridge. Toujours à la pointe, l'astronome genevois développe de nouveaux programmes pour traquer de réelles «sœurs de la Terre» tournant autour de petits soleils. Dans le ferme espoir de trouver, dans leur atmosphère, des signatures gazeuses d'organismes extraterrestres. «En 1995, nous avons lancé une nouvelle science: la quête de vie dans l'Univers», se targue ce chercheur sympathique et dynamique. ■

OLIVIER DESSIBOURG



PHOTO DR / BESSINDERIB



Du droit des affaires au spatial

Aude Pugin Toker

Directrice des finances et repreneuse d'APCO Technologies, 41 ans

Elle a troqué les salons feutrés genevois pour les vastes hangars de l'industrie lourde. Aude Pugin Toker, ancienne avocate d'affaires, s'apprête aujourd'hui à reprendre la direction d'APCO Technologies, un groupe fondé par son père, André, en 1992. «Le processus de transition est en marche, explique la quadragénaire. Mon père fêtera ses 70 ans en mars de l'année prochaine.»

Basé à Aigle (VD), avec des antennes en France et en Guyane française, APCO Technologies s'est développé sur trois secteurs: l'ingénierie, le nucléaire et le spatial. Des marchés de niche qui assurent la prospérité du groupe, malgré le franc fort. «Nous n'avons pas de stratégie de délocalisation. Nous sommes l'une

des rares entreprises à concentrer toute sa production en Suisse.» Le groupe n'a cessé de croître depuis sa fondation. En 2015, les effectifs ont augmenté de 25%. Il compte 250 employés. Un succès étroitement lié au développement du spatial européen, désormais bousculé par les lanceurs low cost de SpaceX. Le groupe vaudois réalisera en effet les cônes des fusées d'appoint du lanceur européen Ariane 6.

«D'ordinaire, nous sommes plutôt une entreprise orientée sur le développement de projet de A à Z. Ce contrat nous permettra de rentrer dans une logique de production. L'enjeu sera de maintenir l'esprit PME», précise la future directrice générale. ■

ADRIÀ BUDRY CARBÓ



GUILLAUME PERRET LUNDI 13

Bâtitteur d'empire Raffaello Radicchi

Entrepreneur, 65 ans

Cent vingt? Cent cinquante? Lui-même admet qu'il ne sait plus exactement combien d'immeubles il possède. Il y a de quoi perdre le compte: Raffaello Radicchi est aujourd'hui le premier propriétaire privé du canton de Neuchâtel. «Du moins, je n'en vois pas d'autres», confesse-t-il.

Ce bâtisseur hors pair est parti de rien. Arrivé de Gubbio – bourgade italienne de 30 000 habitants située entre Rome et Bologne – au début des années 70, il a d'abord échoué dans la poussière du tunnel du Gothard, alors en construction. Son employeur le conduira ensuite à La Chaux-de-Fonds, où il décide de s'installer comme maçon. Alors que la crise horlogère bat son plein, l'immobilier de la ville plonge. Il en profite pour racheter un premier immeuble en 1979, le rénover et le revendre. Et recommencer la même opération, encore et encore.

Il pilote aujourd'hui un véritable empire immobilier et industriel qui emploie directement ou indirectement quelque 300 personnes. Et génère des dizaines de millions de francs de chiffre d'affaires. Il a également investi dans l'horlogerie, via la marque Schwarz Etienne. Son but aujourd'hui: «Rendre un peu à cette ville tout ce qu'elle m'a donné.» En transformant par exemple de gigantesques silos à grain en appartements pour personnes âgées. Ou en restaurant des bâtiments emblématiques de la métropole horlogère. A bientôt 65 ans, il a prévu la relève. Ses deux filles, Sabina et Laura, devraient prendre le relais. ■ VALÈRE GOGNIAT



DR

Un prénom à retenir Line Rennwald

Politologue, 33 ans

Bien sûr, c'est la fille de Jean-Claude Rennwald, ce remuant Jurassien aux mille vies, militant séparatiste, journaliste, syndicaliste et ex-conseiller national du Parti socialiste. Mais Line s'est déjà fait un prénom en rédigeant sa thèse de doctorat sur l'évolution du vote ouvrier dans cinq pays européens, un travail* dont tous les médias ont parlé en Suisse. Certes, elle a le cœur à gauche. Pourtant, elle n'a pas suivi les traces de son père. Elle se destine à une carrière académique: «Je préfère analyser la politique plutôt que d'aspirer à un mandat.» De plus, on ne la voit plus très souvent dans son Jura natal.

Après deux séjours à Oxford, puis à Amsterdam, cette politologue et chercheuse de l'Université de Genève vient de décrocher une bourse à l'Institut universitaire européen de Florence, qui n'en décerne que 60 sur 1200 candidats. Sa thèse n'est guère rassurante pour le PS, qui a vu une grande partie du vote ouvrier le lâcher ces quatre dernières décennies. Des années 70 à 2011, il a perdu plus de la moitié des suffrages des cols-bleus, chutant de 38 à 16%. C'est l'UDC qui en a profité. Après avoir voyagé sur le continent, Line Rennwald reste une Européenne convaincue, mais critique. «Pour sortir de la crise et éviter que le fossé Nord-Sud ne se creuse, l'UE doit privilégier une politique redonnant un avenir aux jeunes plutôt que de multiplier les plans d'austérité.» ■ MICHEL GUILLAUME

* «Partis socialistes et classes ouvrières». Editions Alphil-Presses universitaires de Suisse.



DR

L'art pour la paix Marc-André Renold

Avocat et professeur à l'Université de Genève, 57 ans

Pour lui, la protection des biens culturels peut être un vecteur de paix. Et quelle meilleure place pour les négociations sur le droit de l'art que Genève, ville internationale par excellence? Voilà les idéaux de Marc-André Renold, incontournable agent pacificateur en Suisse du trafic de l'art, des fouilles illégales ou destructions de patrimoine qui font aujourd'hui l'actualité.

Formé à Genève, Bâle et Yale, l'avocat genevois scinde en deux son temps professionnel. Il est l'un des deux associés de l'étude Renold Gabus-Thorens. Il pratique dans les domaines du droit de l'art et des biens culturels. Défendant un pays qui exige le retour d'un sarcophage antique entreposé aux Ports francs, une galerie dans laquelle une sculpture de Picasso a été vendue avant d'être revendue ailleurs, une famille qui exige la restitution d'un tableau mal acquis durant la Seconde Guerre mondiale. Il est aussi professeur à l'Université de Genève, titulaire de la chaire Unesco en droit international des biens culturels, responsable de l'enseignement du droit de l'art et des biens culturels. Il s'occupe aussi du Centre du droit de l'art à l'Université de Genève, ayant au passage fondé la base de données ArThemis.

Il est ainsi une autorité dans le grand chaos patrimonial de ce XXI^e siècle, déchiré entre spéculations, trafics et iconoclasmes. Un chaos dans lequel la Suisse, après avoir été complaisante envers les illégalités dans l'art, a désormais un rôle clé d'apaisement légal des conflits. ■ LUC DEBRAINE



ANJA FONSEKA

Une délicate brute Noëlle Revaz

Ecrivaine, 47 ans

Douce, diaphane, délicate, les adjectifs qu'inspire l'écrivaine Noëlle Revaz ont commencé par la choquer. «Je ne me reconnais pas.» D'autant moins que, dans son premier roman, elle exprime du brut, de l'âpre, et que tout est parti du mot vulve. Vulve, c'est ainsi que le paysan appelle sa femme dans *Rapport aux bêtes*, paru en 2002 chez Gallimard. L'an dernier, la femme de plume a reçu le Prix suisse de littérature 2015 pour *L'infini livre*, son troisième roman. Une langue volontairement très simplifiée, des répétitions et un récit à l'imparfait alors qu'il anticipe un futur où le livre ne serait qu'un objet, vide de littérature mais terriblement médiatisé.

Avant de trouver sa voix à nulle autre pareille, la Valaisanne qui a grandi à Vernayaz, près de Martigny, avec huit frères et sœurs, a étudié le latin et le français médiéval à l'Université de Lausanne. «Pour comprendre la langue de l'intérieur, aller à la source.» Puis elle a travaillé, expérimenté, tâtonné, utilisé le je, le présent, une syntaxe proche du langage parlé. «J'ai dû me déshabiller de toutes mes références littéraires. Un combat contre moi-même pour cesser de suivre les auteurs que j'aimais, pour écouter ce que j'avais à dire et comment le dire.» Une libération. «Tout d'un coup je m'amusaais follement.» Depuis, les prix pleuvent sur les romans de Noëlle Revaz, qui vit désormais à Bienne et travaille comme mentor à l'Institut littéraire. ■ CATHERINE BELLINI



PHOTO DARRIN VANSLOW / DESSIN DERIB

La fragilité des clubs Emilien Rossier

Secrétaire général de Fri-Son, 26 ans

Il y a trois ans, Fri-Son célébrait son 30^e anniversaire et accueillait son millionième spectateur. Installé depuis 1985 dans un quartier périphérique de Fribourg, le club, connu loin à la ronde pour l'excellence de sa programmation, est aujourd'hui une victime collatérale du dynamisme de la ville. A l'annonce de la construction d'un quartier résidentiel face à son entrée s'est en effet posée la question de la cohabitation entre les futurs riverains et la clientèle de la salle. Et donc de son possible déménagement.

Grâce à son entregent, Emilien Rossier, secrétaire général depuis août dernier de l'association Fri-Son, a réussi à amorcer un dialogue avec le nouveau Conseil communal de la ville qui, espère-t-il, pourra aboutir

à une solution garantissant l'avenir de la salle. Au bénéfice d'un bachelor en gestion de la Haute Ecole du Valais, ce Fulliérain a acquis une solide expérience en cofondant il y a dix ans le Zikamart Festival, puis en travaillant pendant trois ans à la production des spectacles de Yann Lambert. Depuis 2014, il fait également partie du comité d'organisation de la Foire du Valais. Du côté de Fribourg, il gère une équipe de 150 personnes, pour seulement cinq postes à plein temps. Sans l'engagement passionné de ses nombreux collaborateurs, une structure associative comme Fri-Son ne pourrait pas fonctionner. Mais les clubs, malgré l'essor qu'a connu le marché de la musique live à la suite de l'effondrement du disque, restent fragiles, souligne-t-il. ■ STÉPHANE GOBBO

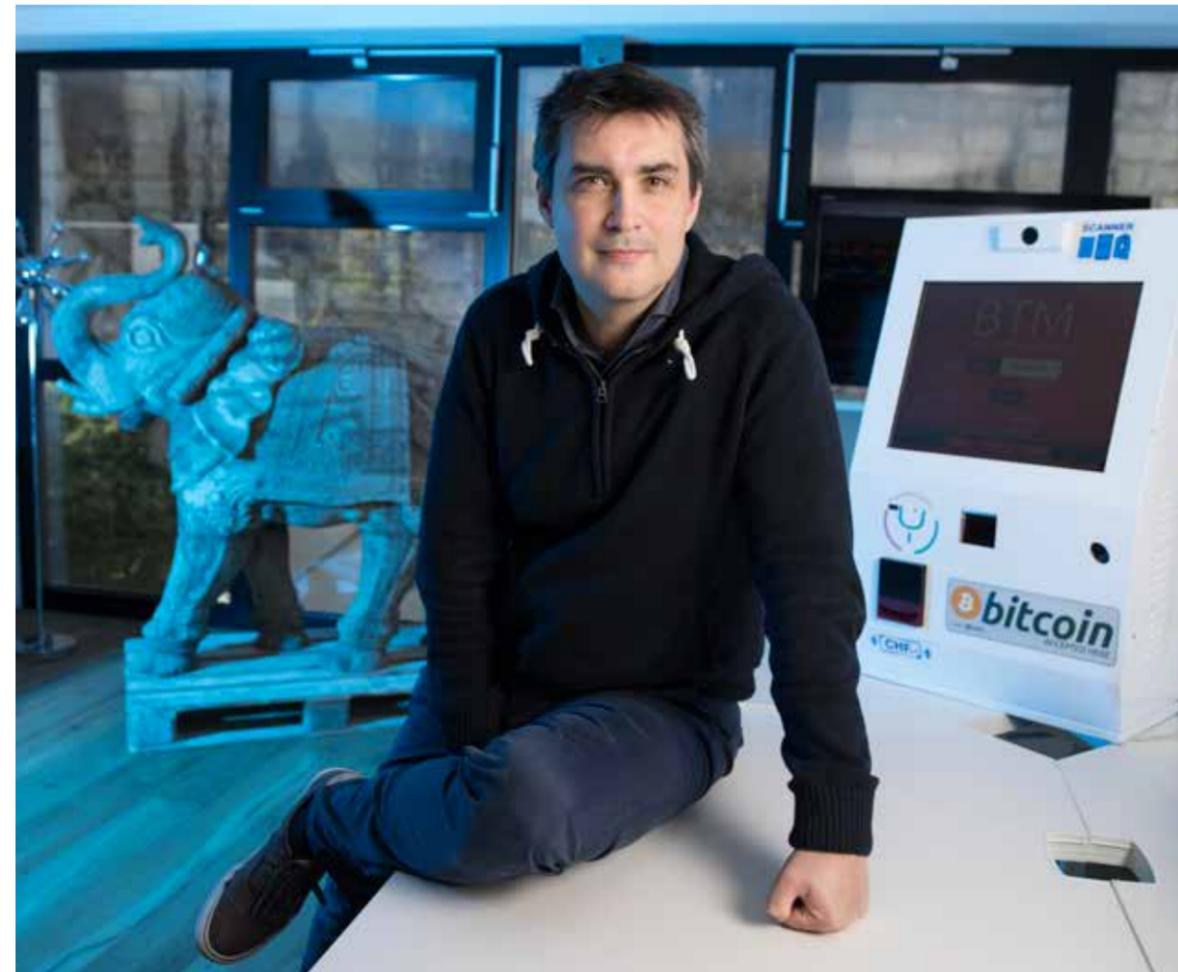


L'amour de l'Algérie Alain Rolland

Directeur général de Valartis Asset Management, 68 ans

Né à Alger en 1948, Alain Rolland est arrivé en Suisse à l'âge de 14 ans. Ex-directeur du groupe Jelmoli, il a lancé plusieurs projets immobiliers d'envergure à Genève: la galerie marchande La Praille, les centres commerciaux et administratifs de Carouge, celui du Rhône, ou encore les bâtiments de la tour du Molard. Actuellement à la tête de l'antenne genevoise du groupe bancaire Valartis, Alain Rolland préside la Chambre de commerce Suisse-Algérie. Il tient aussi les rênes de la Société des centres commerciaux d'Algérie, copropriété notamment de Valartis et de Jelmoli.

Voilà bientôt six ans que le Genevois – par ailleurs à l'origine d'une filière d'apprentissage de vente près d'Alger – a inauguré le premier centre commercial de son pays natal, alors plus importante galerie marchande du Maghreb. L'édifice, à l'époque devisé à 76 millions d'euros, est situé dans la banlieue est de la capitale. Il abrite 110 magasins, pour 1500 nouveaux emplois, directs et indirects. Tour à tour investisseur et concepteur de galeries marchandes, dont il assure par ailleurs la gestion, Alain Rolland doit ouvrir en 2017 son deuxième temple de la consommation, cette fois-ci à Oran. «Ce sera le plus grand du pays, prévient celui qui lorgne déjà vers d'autres agglomérations comme Sétif ou Béjaïa. Il accueillera 130 enseignes et générera plus d'un millier d'emplois.» Coût du projet: 46 millions d'euros. ■ DEJAN NIKOLIC



DARRIN VANSLOW

Homo numericus Alexis Roussel

Cofondateur de Bity, 39 ans

«Emanciper l'humain numérique.» Telle est la mission que s'est donnée Alexis Roussel. Ce natif de Thouné réfléchit beaucoup à la place de l'homme dans cette société métamorphosée par l'innovation technologique. Celui qui a présidé le Parti pirate pendant six ans est aussi un bâtisseur puisqu'il construit les nouveaux fondements de l'économie numérique.

Avec bity.com, la société qu'il a cofondée en 2014, Alexis Roussel peut se targuer d'être le premier négociant

suisse «voire européen» en monnaies virtuelles. Bitcoin, Ether, ces cryptomonnaies qui s'échangent de gré à gré via des plateformes internet révolutionnent l'économie parce qu'elles offrent des solutions séduisantes aux systèmes financiers actuels. Les monnaies virtuelles – qui peuvent être échangées contre des devises réelles – évoluent dans un système décentralisé. Aucune banque donc, ni aucun billet. Le système fonctionne comme le marché des changes traditionnel et fluctue en fonction de l'offre et de

la demande. L'argent est créé par la résolution d'algorithmes faite par un logiciel.

Cette technologie algorithmique qui sécurise et authentifie une transaction ouvre tout un champ des possibles au-delà d'un usage monétaire. «Elle peut s'étendre à la rédaction de contrats numériques, au vote électronique», se réjouit-il. Le tout dans un écosystème qui ne dépend pas de la compétence d'une autorité centrale, d'un gouvernement ou d'une entreprise. ■ MEHDI ATMANI



PHOTO DARRIN VANCELOW / BESSIN DERIB



Esprit californien Marcel Salathé

Professeur associé en sciences de la vie et en informatique et systèmes de communication à l'EPFL, 40 ans

Vous vous sentez fiévreux? Un grain de beauté vous inquiète? Grâce à une application installée sur votre smartphone, vous envoyez sur le web, pour un avis médical, vos symptômes d'état grippal ou une photo de votre nævus mélanocytaire. Un premier diagnostic vous revient. C'est l'une des dimensions futuristes de l'épidémiologie numérique, la spécialité de Marcel Salathé, professeur à l'EPFL. Cette nouvelle discipline étudie, comme l'épidémiologie classique, les facteurs qui influent sur la santé et les maladies des populations. Mais elle se focalise sur la mine d'informations recueillies à partir des milliards de données émises par les individus sur l'internet. «Notre travail consiste à passer au tamis toutes

ces données et à les rendre intelligibles», souligne-t-il.

C'est en Californie, à l'Université Stanford, temple de l'univers numérique, que le chercheur bâlois, docteur en biologie à l'EPFZ, a pris goût à cette nouvelle approche de l'information médicale. De retour en Suisse en 2015 après avoir notamment enseigné à l'Université d'Etat de Pennsylvanie et fondé une start-up sur l'enseignement *online*, il a importé en Suisse l'esprit d'entrepreneur de la Silicon Valley. Optimiste à toute épreuve, il a déposé la structure de son ADN sur le web. Ce qui ne l'empêche pas de se préoccuper de la protection de la sphère privée dans le domaine médical. ■ PHILIPPE LEBÉ



Au service du cinéma romand Gérard Ruyet

Secrétaire général de Cinéforum, 63 ans

Après s'être battu aux côtés de nombreux réalisateurs pour les aider à mener à bien leurs projets, Gérard Ruyet tient désormais les cordons de la bourse. Associé depuis 1985 de Jean-Louis Porchet au sein de CAB Productions, société qu'il a quittée à fin 2015, il est désormais secrétaire général de Cinéforum, fondation romande pour le cinéma. Amoureux du 7^e art depuis que son père lui a fait découvrir sur pellicule 8 millimètres des courts métrages de Chaplin et Keaton, il multipliera les expériences - accessoiriste, scénariste pour Jean-François Amiguet, assistant réalisateur de Michel Soutter et Godard - avant de s'orienter vers la production. Au sein de CAB, il accompagnera pendant deux décennies Alain Tanner, tout en travaillant, entre autres, avec le Polonais Krzysztof Kieslowski sur sa trilogie des *Trois couleurs*.

Ce sont ses connaissances des mécanismes de financement et son expérience du terrain qui lui ont valu de succéder à Robert Boner à la tête de Cinéforum. Où il dispose d'une enveloppe annuelle d'un peu plus de 10 millions pour aider le cinéma romand à travers des subventions qui peuvent prendre la forme d'un soutien complémentaire aux aides fédérales ou d'une aide sélective allouée par une commission d'experts. Son cheval de bataille: la visibilité des œuvres, qui passe par une meilleure aide à la distribution. «Il faut accélérer la numérisation des films et trouver de nouveaux modes de diffusion.» ■ STÉPHANE GOBBO



Indépendante Géraldine Ryser-Voumard

Administratrice déléguée d'Ebauches Micromécanique Precitrame, 40 ans

Une indépendante énergique, franche et passionnée, dans un univers globalisé et dominé par les grands groupes. Géraldine Ryser-Voumard détonne dans le monde horloger. Fille de Martial Voumard, qui avait créé en 1983 l'entreprise Precitrame à Tramelan, sœur d'Olivier Voumard qui dirige Precitrame Machines, également à Tramelan, elle a repris les rênes de l'entreprise familiale EMP, pour Ebauches Micromécanique Precitrame. Un sous-traitant qui compte, capable de fabriquer des séries d'ébauches de 5 à 500 000 pièces, pour toutes les marques horlogères. «Sans cette étiquette familiale, nous n'aurions pas pu construire des partenariats forts et durables. Notre indépendance nous impose de toujours innover et d'offrir un service parfait.»

Dans un contexte économique où tant d'entreprises ne trouvent pas de repreneurs, EMP a réussi à prendre un nouveau départ. «Après trente-trois ans de bons et loyaux services, on a envie que cela continue.» Succédant à son père et à ses méthodes paternalistes à la tête d'une industrie de 140 employés, Géraldine Ryser-Voumard a institué un directeur de six personnes, «parce que je n'ai pas la compétence de tout maîtriser, que j'aime partager les décisions». Et elle s'applique à consacrer un jour par semaine à ses trois enfants en bas âge. «Il faut être flexible, bien entourée, bien s'organiser. J'essaie aussi d'offrir de la flexibilité dans le temps de travail à mes collaborateurs.» ■ SERGE JUBIN



Succes story Aymeric Sallin

Fondateur et directeur de la société NanoDimension, 42 ans

«Précisez bien que je suis Fribourgeois d'origine», s'amuse Aymeric Sallin au téléphone quelques minutes après avoir atterri en Suisse. L'homme est basé depuis plusieurs années en Californie, dans la Silicon Valley, où il soutient avec succès plusieurs entreprises actives dans les nanotechnologies: «Je passe environ deux tiers de mon temps aux Etats-Unis, le solde étant réparti entre la Suisse et le reste du monde.»

Dans la Silicon Valley, il dirige NanoDimension, un fonds qui finance aujourd'hui une quinzaine de sociétés actives dans des domaines très variés. Mais avec un point commun: toutes utilisent les nanotechnologies. Il y a ainsi View, firme qui conçoit des vitres dotées de nanostructures capables de s'obscurcir de façon contrôlée en fonction de la luminosité. Ou ARMO BioSciences, spécialisée dans des immunothérapies pour combattre notamment le cancer. «Avec ces innovations, il y a vraiment le moyen de résoudre des problèmes importants, que ce soit dans le domaine de la santé, de l'énergie ou de l'environnement, s'enthousiasme-t-il. Ces entreprises sont à différents stades de leur développement, trois pourraient être cotées sur le Nasdaq cette année.»

Du coup, 2016 sera-t-elle une année plus chargée que les autres? «Peut-être, mais cela va ainsi crescendo depuis quinze ans. Et détecter des sociétés prometteuses, les soutenir puis les voir ensuite entrer sur le marché est passionnant», confie l'homme d'affaires. ■ ANOUCH SEYDTAGHIA



C. SIEGENTHALER

La voix de la culture Christine Salvadé

Cheffe de l'Office de la culture du canton du Jura, 48 ans

Son prof d'histoire de l'art, Claude-Alain Dubois, était formidable. Et les murs du Lycée cantonal de Porrentruy tapissés d'originaux de peintres de la région. «C'est seulement avec la distance que je m'en suis rendu compte: nous avons bénéficié d'un bain culturel exceptionnel.»

Forte de ce bagage, Christine Salvadé est partie faire carrière journalistique au bord du Léman (*Le Nouveau Quotidien*, *Le Temps*, *Le Matin Dimanche*). L'an dernier, elle a fait cette chose rare: revenir sur ses pas, pour «rendre» ce qu'elle avait reçu en prenant la tête de l'Office de la culture de son canton d'origine.

«Plus que tout autre, ce canton s'est fait sur sa culture», observe-t-elle. Une culture du lien social et de l'impertinence: au Salon du livre 2015, le Jura, invité d'honneur, a cartonné sur cet air-là. L'autre réussite inaugurale de la nouvelle venue, c'est de faire exister son canton sur les réseaux sociaux, avec subtilité et conviction, entre un message personnel et une invitation au débat, en utilisant son réseau romand: «Je suis heureuse quand les gens me disent: «Dis donc, ça bouge dans le Jura!»

Pour les chantiers lancés avant elle, Christine Salvadé joue les «accoucheuses» fédératrices et convaincantes. Celui du nouveau Théâtre du Jura la ravit: «Il y a ici une tradition théâtrale forte, un public jeune.» Et le Lycée de Porrentruy est le premier à offrir une filière gymnasiale avec option théâtre. ■ ANNA LIETTI



Retour à Lausanne Nathalie Seiler-Hayez

Directrice du Beau-Rivage Palace, 45 ans

D'habitude, elle aime bien profiter de la terrasse, même si l'automne est déjà bien avancé ou si le printemps tarde à s'imposer. Mais cette fois, il fait trop frais. D'ailleurs, Nathalie Seiler-Hayez optera pour un thé dans le lobby du Beau-Rivage, palace dont elle est la directrice. Invitée à remplacer François Dussart à la tête de l'établissement en main de la Fondation de famille Sandoz, Nathalie Seiler-Hayez n'a pas hésité une seconde.

«Cet hôtel me correspond parfaitement. Je me sens très bien alignée entre ma personnalité profonde et la

mission que je dois accomplir ici», explique la quadragénaire. Cela se voit: elle semble sur les hauteurs d'Ouchy comme chez elle. Il faut dire qu'elle connaît très bien l'établissement. Elle y a réalisé son stage avant de commencer ses études à l'École hôtelière de Lausanne au début des années 90. Elle a tout fait, des cuisines aux chambres en passant par la réception. «J'ai eu l'impression d'entrer dans une grande famille», se souvient-elle. Après son diplôme, cette Genevoise d'origine va travailler pour un hôtel parisien avant de décoller

pour New York. De son bureau, au cœur de Manhattan, elle voit un matin de septembre 2001 les tours s'effondrer. «Quand j'ai vu ça, j'ai vraiment eu besoin de retrouver mes racines, de revenir en Europe...» Ce sera Paris, puis Londres, où elle se frotte aux codes aristocratiques anglais «parfois compliqués» aux commandes du Connaught. De retour à Lausanne depuis septembre dernier, Nathalie Seiler-Hayez a pris le contrôle des 168 chambres du Beau-Rivage et des «environ 380» employés qui en prennent soin. ■ VALÈRE GOGNIAT



Garde du corps digital David Scholberg

Fondateur de KBSD, agence d'intelligence digitale, 40 ans

A l'ère numérique, il suffit de peu pour démolir l'image d'une personne ou d'une entreprise. A tout juste 40 ans, David Scholberg se consacre depuis bientôt sept ans à surveiller, défendre et influencer un univers virtuel dont les conséquences sont très réelles. Ainsi, aux commandes de KBSD, ce Vaudois d'origine est reconnu comme un expert de l'e-réputation, et déploie son logiciel de cybersécurité et de surveillance Digital Bodyguarding dans le monde entier.

Dans son métier, David Scholberg identifie, évite et gère les crises pour ses clients, neutralise et diffuse l'information. Des banques privées, des PME ou multinationales, des ONG, des grands patrons ou des politiciens font appel à lui, surtout quand «une situation sensible a des impacts économiques, sociaux et stratégiques». David Scholberg, entouré de ses équipes à Genève et à l'international, collabore avec son client, agit avec cabinets d'avocats, relais médias, PR et agences d'investigation pour reprendre le contrôle et diriger l'information.

A priori, dompter Google, par exemple, pour en faire un outil d'influence est une tâche qui peut paraître impossible. Mais David Scholberg et ses spécialistes maîtrisent les codes de communication et de relations publiques appliqués au numérique. «On influence pour affirmer, convaincre et vendre», résume-t-il. Bref, «online, la vérité est une question de perception». ■ MEHDIATMANI



Comprendre le cerveau épileptique Margitta Seeck

Neurologue, responsable de l'unité d'exploration de l'épilepsie aux HUG, 55 ans

Depuis son jeune âge, Margitta Seeck éprouve une fascination sans limite pour le cerveau, avide de comprendre ce qui détermine les comportements de ses semblables. Il n'est donc pas étonnant d'apprendre que cette originaire du nord de l'Allemagne a initialement accompli des études de psychologie, avant de bifurquer sur la médecine à Munich, puis sur une spécialisation en neurologie.

Après un doctorat à Berlin, Margitta Seeck se rend aux Etats-Unis, où la chance lui est donnée de créer un laboratoire de neurophysiologie cognitive à l'Université Harvard. Là, elle travaille durant trois ans sur des patients épileptiques, et plus spécifiquement sur leurs capacités à reconnaître les visages et les émotions. En 1995, elle apprend qu'un projet autour de l'épilepsie est en gestation en Suisse. Elle est alors choisie pour monter, à Genève, un centre qui se révèle aujourd'hui être le plus grand de Suisse pour la recherche et le traitement de cette maladie. Margitta Seeck, première femme professeure de neurologie en Suisse, se bat également pour faire évoluer les mentalités. «Pendant longtemps, les neurologues ont été des observateurs, alors qu'il est important, avec cette affection, d'être proactif et d'agir rapidement soit avec un traitement efficace soit avec la chirurgie. Ce d'autant plus que 80% des patients que l'on soigne peuvent reprendre une vie normale à quasi 100%». ■ SYLVIE LOGEAN



Experte en vaccins Claire-Anne Siegrist

Directrice du centre de vaccinologie des Hôpitaux universitaires de Genève et de l'Université de Genève, 58 ans

Elle est la personne incontournable de Suisse romande pour toutes les questions liées aux vaccins. Pédiatre et infectiologue, Claire-Anne Siegrist dirige le centre de vaccinologie des Hôpitaux universitaires de Genève et de l'Université de Genève. «J'ai été la première personne nommée professeur de vaccinologie en Europe. Ce qui reflète mon engagement en faveur de la recherche sur les vaccins, et pour que celle-ci ne soit pas cantonnée aux laboratoires pharmaceutiques. J'ai d'ailleurs toujours résisté aux sirènes de l'industrie!»

La dynamique doctoresse confesse une vie professionnelle très chargée: «L'année passée a été particulièrement intense, car l'Organisation mondiale de la santé m'a chargée en urgence d'un essai clinique sur un vaccin contre le virus Ebola. Mais nos efforts ont été récompensés puisque cet essai a donné des résultats encourageants.» Côté recherche, elle travaille sur des vaccins améliorés contre la coqueluche et la tuberculose. Elle a par ailleurs dirigé pendant dix ans la Commission fédérale pour les vaccinations, chargée de conseiller les autorités en matière de recommandations vaccinales. Enfin, elle s'investit pour que le grand public, de plus en plus méfiant, se réapproprie la vaccination. A ce titre, elle a mis sur pied un carnet de vaccination électronique qui permet à chacun d'évaluer ses besoins et de gérer ses injections (www.mesvaccins.ch). ■ PASCALINEMINET



Des racines et des ailes

Lorenzo Stoll

Directeur romand de Swiss, 45 ans

Sa carrière chez Nestlé semblait toute tracée. Celle d'un superviseur, aussi bien de chocolat que d'eau minérale, et toujours pour de grands clients aux quatre coins de la planète. Et il en a eu assez. «Un jour, je me suis dit: «Si tu veux faire autre chose dans ta vie, c'est le dernier moment. Si tu n'entreprends rien, tu resteras chez Nestlé jusqu'à la fin!» Et il a fait le grand saut. Qui l'a vu atterrir chez Swiss, à Cointrin, en octobre 2013 pour diriger 240 collaborateurs, après douze ans passés à la multinationale de Vevey.

Habitué des voyages, il fait désormais voler les autres. Son ambition est désormais ailleurs: «Réécrire l'histoire après le traumatisme de 1996», l'année qui a vu Swissair annoncer sans prendre de gants sa décision de reclasser l'aéroport international de Genève en deuxième zone. Autrement dit: replacer l'ex-compagnie nationale dans le cœur des Romands et en faire «une compagnie respectée».

Alémanique par son père, Tessinois par sa mère, éduqué à La Tour-de-Peilz sur les rives du Léman, Lorenzo Stoll pourrait être un vrai concentré d'«helvétitude». Cela n'a pas été aussi facile. L'intégration s'est faite à la dure, la scolarité chaotique. Puis, les diplômes obtenus, il est entré à l'Ecole hôtelière de Lausanne où il a bouclé son cursus en quatre ans, avant que Nestlé ne l'envoie, pour son premier emploi, à Rorschach, à l'autre bout de la Suisse. ■ YVES GENIER



Le sbire devenu producteur

Thierry Spicher

Producteur, 54 ans

C'est sa capacité organisationnelle qui vaut à Thierry Spicher, en 1988, de rejoindre la Compagnie Pasquier-Rossier, dont il sera jusqu'en 1996 l'administrateur et le dramaturge, après avoir été crédité de «sbire» au générique de la pièce *Le déjeuner sur l'arbre*, car il y faisait un peu de tout.

A la suite de cette première expérience culturelle, un domaine qui était étranger à cet enfant de la campagne fribourgeoise, il est nommé en 1995 à la tête du théâtre lausannois l'Arsenic. Sept ans plus tard, après une collaboration pour la sortie en DVD de son documentaire *Le génie helvétique*, Jean-Stéphane Bron lui propose de produire son film suivant. Pari tenu. En 2004, il fonde avec Elena Tatti la société Box Productions. Basée à Renens, celle-ci est aujourd'hui doublée d'une société de distribution et promotion, Outside the Box, qui vient de travailler pour Disney sur la sortie de *Heidi*. Producteur de *Home*, premier long métrage cinéma d'Ursula Meier, Box Productions a réalisé un joli coup en travaillant l'an dernier sur la trilogie *Les mille et une nuits* du Portugais Miguel Gomes, remarquée à Cannes. Parmi ses projets, le Fribourgeois est en train de développer, avec le Danemark, une série qui se déroulera en partie dans la Genève internationale. Il est l'instigateur, avec son confrère Jean-Michel Cruchet, d'un nouveau système de financement romand du cinéma, qui a abouti à la création de la Fondation Cinéforum. ■ STÉPHANE GOBBO



Une chercheuse à l'esprit fédérateur

Gisou van der Goot

Doyenne de la Faculté des sciences
de la vie de l'EPFL, 51 ans

Si elle avait été candidate à la présidence de l'Ecole polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), Gisou van der Goot aurait eu de grandes chances d'être l'heureuse élue. En plus de son aura de chercheuse - elle scrute la communication de la cellule avec son environnement -, la doyenne de la Faculté des sciences de la vie (FSV) cultive un précieux talent: l'art de fédérer les gens en les dynamisant. Seulement voilà, elle tient trop à sa liberté pour lui imposer un carcan inhérent à la fonction présidentielle. Elle préfère bâtir des ponts, à l'interne comme à l'externe, avec notamment le nouveau Campus Biotech ou le Centre suisse du cancer Agora en gestation.

Doyenne depuis 2014, cette professeure mère de famille a le changement dans les gènes. Fille d'un père agronomiste et d'une mère artiste peintre néerlandais, elle a séjourné dans une dizaine de pays, étudiant dans des lycées français. Ingénieure à l'Ecole centrale Paris, conquise par le Laboratoire européen de biologie moléculaire à Heidelberg, elle est appelée en 2001 à la Faculté de médecine de l'Université de Genève par Didier Trono. Bâtisseur de la nouvelle FSV, ce dernier la recrute une deuxième fois en 2006 pour qu'elle crée avec lui le Global Health Institute.

Durant ces années, Gisou van der Goot s'est forgé une conviction: la recherche fondamentale demeure la fondation indispensable de la maison EPFL. ■ PHILIPPE LEBÉ

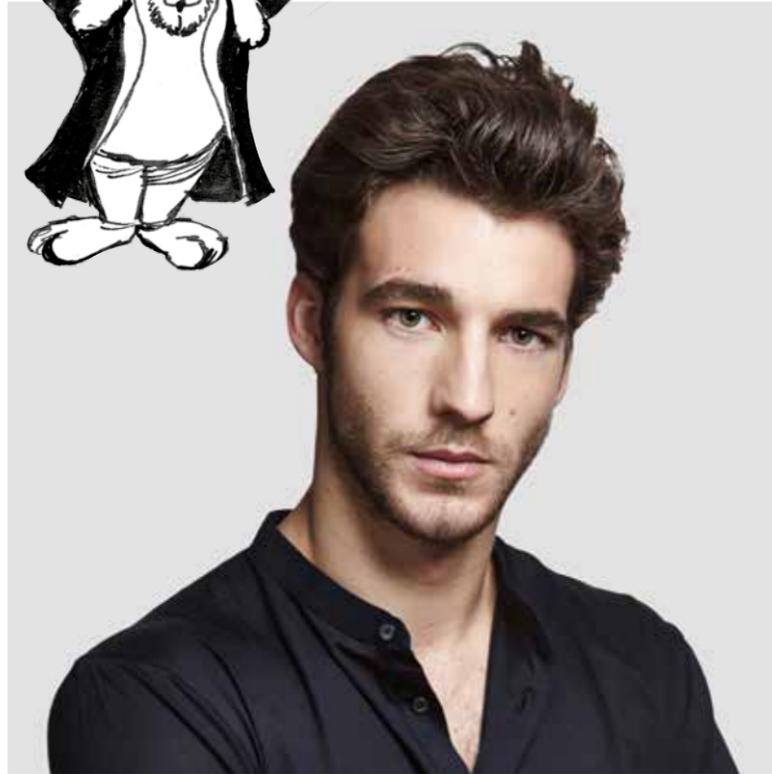


Franc-tireur Christophe Vuilleumier

Historien, 46 ans

Ce Genevois est élégant et intellectuel, l'air baroudeur. Mais son crâne rasé et son bouc, plus martiaux, évoqueraient presque un agent secret. A propos, l'histoire du renseignement et de l'espionnage en Suisse, pendant la Première Guerre, est l'un de ses thèmes de prédilection. Tout comme l'histoire des prisons. Les établissements du Bois-Mermet ou de Champ-Dollon n'ont pas de secret pour lui: il leur a consacré, à chacun, un ouvrage. Historien indépendant, il travaille sur mandat comme chercheur ou consultant, tout en présidant la Société d'histoire de la Suisse romande et en œuvrant comme secrétaire parlementaire au Grand Conseil de Genève.

C'est un scientifique exigeant qui sait s'adresser à un large public. Il suit parfois son épouse égyptologue dans des séjours au Proche-Orient. Lui-même a beaucoup voyagé, de Princeton à Baalbek. Sous sa plume, plusieurs projets verront le jour cette année. Il dirige, aux Editions Slatkine, un ouvrage sur les crimes de guerre, à paraître en septembre. Suivra, chez le même éditeur, un livre sur les 100 ans de la clinique genevoise des Grangettes. Puis un deuxième collectif, chez In Folio, sur ces Suisses qui ont marqué l'histoire, mais dont l'histoire a oublié de parler. On le critique parfois pour son approche atypique, hors du sérail universitaire. Parce qu'il s'obstine à revenir aux sources, pour y coller au plus près. Ce qui lui paraît être le plus beau des compliments. ■ JULIEN BURRI



Vocation Lorenzo Viotti

Chef d'orchestre, 26 ans

D'aussi loin qu'il se souvienne, il a toujours voulu être chef d'orchestre, de concert ou d'opéra, ce «carrefour de tous les arts». Il s'est toujours senti «en éveil» et fasciné quand il assistait aux répétitions et représentations dirigées par son père, le chef Marcello Viotti. Né en Suisse en mars 1990, Lorenzo a passé son enfance en Moselle, en musique. Piano, chant et percussions, qu'il complétera par l'alto, étaient autant d'atouts pour approcher ce métier rêvé. Après la mort subite de son père, en février 2005, sa famille déménage à Lyon, où il entre au conservatoire, avant de partir, à 19 ans, étudier la direction à Vienne puis à Weimar. Il suit les répétitions menées par Georges Prêtre, Mariss Jansons ou Bernard Haitink, qu'il n'hésite pas à visiter ou suivre à

Lucerne, Chicago, Munich. «Je tiens à profiter de la présence de ces grands hommes et du temps qu'ils acceptent de m'accorder», note avec reconnaissance le jeune musicien avide d'observation autant que de pratique, impressionnant de sérieux et de détermination.

En 2013, il remporte le Concours de Cadaqués, assorti d'engagements dans 23 orchestres européens et, l'an passé, le prix Nestlé and Salzburg Festival Young Conductors. Suisse, Français par sa mère, avec du sang italien et une fibre germanique acquise au travers de sa formation, Lorenzo Viotti construit un parcours qui le passionne. Parmi les étapes 2016: Salzbourg, Tokyo, Berlin, la Staatskapelle Dresden et, à l'Opéra de Stuttgart, le verdien *Rigoletto*. ■ DOMINIQUE ROSSET

«Que signifie pour vous la notion de nouvelles frontières?»

Profondément enracinée dans le canton de Vaud, La Source est une clinique de taille humaine. Ce sont 540 collaborateurs qui garantissent son bon fonctionnement quotidien comme son ouverture au monde: 37 nationalités, 50% d'étrangers et 11.5% de frontaliers. Sans les nombreuses et différentes compétences inhérentes à une telle diversité, impossible de tendre vers l'excellence. Difficile également de garantir

la pérennité du système de santé suisse, considéré comme l'un des meilleurs du monde. Si, en matière de soins au patient, on se doit de penser en termes de proximité, le partage des connaissances et le développement des dernières avancées médicales ne devraient en aucun cas être freinés par quelque frontière que ce soit.

Dimitri Djordjèvic, Directeur Général

www.lasource.ch

Clinique de
La Source
Lausanne

«Que signifie pour vous la notion de nouvelles frontières?»

«Nouvelles frontières» signifie nouvelles découvertes et nouveaux territoires dans tous les domaines (santé, énergie, alimentation, environnement, etc.). Elles représentent ainsi les limites de nos connaissances actuelles, non hermétiques ni figées, mais au contraire poreuses et destinées à être modifiées sans cesse, voire à disparaître purement

et simplement, dans l'intérêt de tous. Ce qui doit contribuer à faire tomber d'autres types de «nouvelles frontières» comme ces murs qui s'érigent un peu partout dans le monde, délimitations d'un autre temps construites contre «l'autre».

Mathias Humery, Directeur associé

www.mistrend.ch

**M.I.S
TREND**